



MONIALIBUS 48

AVRIL - APRIL - APRIL 2023

SOMMAIRE

« SOUVIENS-TOI DE TA GALILEE ... ! »	1
"LA BEAUTE SAUVERA LE MONDE".....	4
« LEVE-TOI, PARTONS D'ICI ! ».....	10
« RETOUR A LA MAISON ! ».....	13
« L'AMOUR MISERICORDIEUX DE DIEU ».....	15
MONASTERE SAINTE CATHERINE (BUENOS AIRES – ARGENTINE)	18
BIEHNEUREUSE SŒUR ASCENSION DE SAN JOSE.....	22
MONASTERE “MATRIS DOMINI” DE BERGAMO.....	27
LE SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DE MISERICORDE A PELLEVOISIN (FRANCE) - LA DIMENSION DOMINICAINE.....	29
LE VENERABLE GIORGIO LA PIRA.....	36
« REGINA COELLI ».....	49



1

¹ MONIALIBUS est le Bulletin International officiel des Moniales de l'Ordre des Prêcheurs publié par la Commission Internationale des Moniales (CIMOP) deux fois par an, en avril et en octobre.

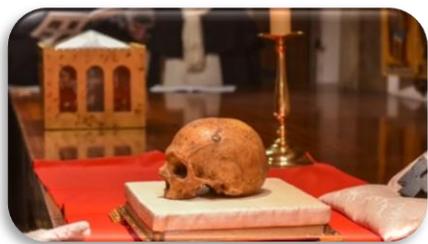
Il est disponible sur la page web des Moniales Dominicaines: www.monialesop.org et aussi sur la page de l'Ordre: www.op.org

« SOUVIENS-TOI DE TA GALILEE ... ! »

Comme le Seigneur est bon ! Nous passons d'un jubilé à un autre – et cela en communion avec toute l'Église qui se prépare à vivre l'assemblée synodale universelle .

Dans notre Ordre, c'est saint Thomas qui est à l'honneur pour ces trois années à venir. : 800 ans depuis sa naissance , 750 ans depuis sa mort, 700 ans depuis sa canonisation.

Ce maître spirituel, don de Dieu pour l'Ordre , mérite bien d'être écouté, étudié et accueilli dans notre vie. Un vaste programme pour ces trois années jubilaires est établi par la province de Toulouse. *On peut lire sur le site : <https://thomas-aquinas-jubileum.org/>*



« 2023-2025 : Trois années jubilaires Saint

Thomas d'Aquin :
Naissance (1225), mort (1274) et canonisation (1323).

Les institutions provinciales dominicaines de Toulouse organisent des célébrations en trois volets : liturgique, musical et intellectuel.

Des manifestations qui veulent honorer le saint, le penseur et le dominicain.

Une des figures les plus essentielles de la pensée et de la sainteté chrétiennes d'hier et pour aujourd'hui ».

La province de Toulouse peut être fière d'avoir le privilège de garder les reliques de saint Thomas dans l'église des Jacobins qui fut le grand couvent des frères jusqu'à la Révolution française (1789) . En vue de ce jubilé, un nouveau reliquaire a pu être réalisé, à travers lequel le crâne reste visible et rend possible la vénération déjà par le regard.

Par ce reliquaire, **saint Thomas** a entamé un pèlerinage à travers couvents, monastères et autres lieux en France, pour permettre au plus grand nombre de le connaître, le vénérer, et de se laisser toucher par le mystère de Dieu que saint Thomas n'a cessé de contempler, de creuser et d'enseigner.

De nombreuses célébrations, de conférences, de manifestations, de sessions et une exposition marqueront ces 3 années jubilaires, partout dans les couvents, les provinces et dans nos monastères. Que choisir du riche enseignement de notre frère ? Qui pourra vraiment bien parler de lui ? Partout dans nos monastères, l'étude des écrits de saint Thomas fait partie du programme de la formation. Jamais, nous ne pourrons épuiser cette source intarissable que sont ses écrits. Mais soyons fidèles à garder la présence de Dieu en nos vies, nourrie par l'oraison et la contemplation du Mystère, dont saint Thomas a chanté l'insondable profondeur par le *Adoro Te devote* .. !

Oui, que le Seigneur répande toujours davantage ses grâces et ses bénédictions sur notre Ordre, sur l'Eglise, sur notre monde en mal de salut !

Lors de notre réunion de la CIMOP à Rome, j'ai été impressionnée et touchée de voir qu'à l'Angelicum l'adoration eucharistique est vécue tous les jours dans leur église qui était celle de nos sœurs moniales de Rome pendant des siècles avant qu'elles ne quittent ce lieu, devenu trop bruyant, pour s'installer au Monte Mario. L'intention principale présentée au Seigneur : la demande de vocations pour l'Ordre !

Si l'une ou l'autre sœur (ou communauté) se sente inspirée pour partager ce que saint Thomas lui dit ou apporte pour avancer dans la vie de tous les jours, ce sera accueilli avec beaucoup de joie et de reconnaissance !

Mais ce Jubilé n'est pas le seul grand événement que nous avons la grâce de vivre en communion avec toute l'Eglise : le Synode universel auquel notre Pape convoque l'Eglise en octobre prochain, est bien au cœur de notre prière.

Pour une meilleure préparation, des assemblées synodales continentales ont eu lieu ces derniers mois. Le maître mot qui a caractérisé chaque rassemblement : *l'écoute*, apprendre à s'écouter, prendre le temps pour s'écouter mutuellement, et essayer ainsi de découvrir ce que l'Esprit dit aux Eglises aujourd'hui.

J'ai été touchée par ce que j'ai pu trouver dans un entretien de deux évêques américains sur ce qui est pour eux l'essentiel du chemin synodal :

« Avancer ensemble, passer du "JE" au "NOUS", de la confusion à l'harmonie, comme à la Pentecôte, dans une atmosphère de coresponsabilité qui valorise la contribution de chacun.

Jésus est allé vers les gens, là où ils se trouvent, il les a écoutés, il a pris en compte leurs besoins... Que puis-je faire pour vous ? La mission que nous avons à accomplir ensemble ... est

d'apprendre davantage à écouter, encore et encore, ... à discerner ... à poursuivre notre mission ensemble. Grandir dans l'amour mutuel sera le fruit de ce processus. Cela demande du temps et de l'apprentissage

*Et en finale , **SI**, si alors ils peuvent dire de nous : regardez comme ils s'aiment - nous évoluons vers quelque chose de plus grand que "l'église" : alors, le Royaume sera advenu ! »*

Ces quelques phrases résonnent dans mon cœur comme l'appel sans cesse renouvelé à vivre ce qu'est le fondement de notre vie, de toute vie monastique inscrit dans les origines mêmes du peuple d'Israël « *Ecoute, Israël ..* »

Saint Benoît lui-même commence sa règle par ces mots « *Ecoute mon fils, les instructions du Maître et prête l'oreille de ton cœur* »

Dans sa magnifique **homélie à la Veillée Pascale, notre Pape François** nous invite à aller en Galilée, à retourner à *notre* Galilée. Voici quelques passages de cette homélie (*disponible sur le site du Saint Siège*) que je vous offre comme nourriture pour notre route pascale personnelle et communautaire :

« .. que signifie aller en Galilée ? Deux choses : d'une part, sortir de la fermeture du cénacle pour aller dans la région habitée par les peuples (cf. Mt 4,15), sortir de la clandestinité pour s'ouvrir à la mission, échapper à la peur pour marcher vers l'avenir. Et d'autre part - et c'est très beau - ,cela signifie revenir aux origines, car c'est précisément en Galilée que tout a commencé. C'est là que le Seigneur avait rencontré et appelé les disciples pour la première fois. Aller en Galilée, c'est revenir donc à la grâce originelle, c'est retrouver la mémoire qui régénère l'espérance, la "mémoire de l'avenir" dont nous avons été marqués par le Seigneur Ressuscité.

...

Voilà donc ce que fait la Pâque du Seigneur : elle nous pousse à avancer, à sortir du sentiment de défaite, à rouler la pierre des tombeaux dans lesquels nous enfermons souvent l'espérance, à regarder l'avenir avec confiance, parce que le Christ est ressuscité et a changé le cours de l'histoire ; mais, pour cela, la Pâque du Seigneur nous ramène à notre passé de grâce, elle nous fait retourner en Galilée, là où notre histoire d'amour avec Jésus a commencé, où le premier appel a eu lieu. ...

Oui, pour marcher, il faut se souvenir ; pour espérer, il faut nourrir la mémoire. Telle est l'invitation : souviens-toi et marche ! Si tu retrouves le premier amour, l'émerveillement et la joie de la rencontre avec Dieu, tu avanceras.

Souviens-toi de ta Galilée et marche vers ta Galilée ! »

Que par l'intercession de notre père saint Dominique, le Seigneur nous accorde la grâce de vivre toujours mieux l'écoute par le cœur, de retourner à notre Galilée afin que nous devenions ce que nous sommes appelés à être : témoins de l'amour et de miséricorde de Dieu !

Cet été, nous pensons particulièrement à tous les jeunes qui se rassembleront autour de notre Pape pour les JMJ . Qu'ils soient nombreux à entendre l'appel personnel du Seigneur par la grâce de l'écoute du cœur ! Notre prière les accompagne.

Dans la joie de marcher ensemble vers notre Galilée personnelle et communautaire,

Sr Lioba
Monastère de Prouilhe
Original français



"LA BEAUTE SAUVERA LE MONDE"

Fiodor Dostoïevski (1821-1881) dans "L'Idiot".

À propos de la Réunion de la Commission Internationale des Moniales 2022

Le numéro 629 des IDI de décembre dernier comprenait un rapport sur la Réunion de la CIM de novembre 2022. Il s'agissait d'un aperçu du sujet de la réunion, de son programme et ses horaires, avec une référence aux diverses présentations et activités vécues. Elle y a inclus une activité récréative extraordinaire, apparemment hors programme : de brèves promenades dans le centre de Rome ! Il s'agissait en général de visites courtes, mais qui ont permis d'établir entre nous, sœurs et frères, des relations plus détendues. Aucun participant n'en a été uniquement acteur et témoin, nous l'avons vécu profondément pendant plusieurs jours. Il me semble que, grâce à Dieu, la réunion s'est non seulement déroulée d'une façon organisée et fidèle aux objectifs proposés, mais qu'elle a également été une réunion que je

voudrais qualifier de "belle". Je considère qu'il s'agit d'une rencontre vraiment très belle pour les raisons suivantes.

Si nous cherchons dans le dictionnaire ce qu'est la beauté, nous trouverons la réponse suivante : "qualité du beau", et si nous cherchons maintenant "beau", nous trouvons "ce qui plaît à l'œil". Cependant ces premières recherches sont trop limitées au regard de l'investigation plus profonde que nous voulons faire dans ce court article. En réalité, l'idée de beauté est très ancienne. Avant que les êtres humains ne laissent un témoignage écrit de leurs découvertes et de leurs rêves, ils nous avaient déjà laissé des exemples de leurs abstractions et de leurs rêves, dans des dessins rustiques au fond de grottes. Nous avons découvert des exemples significatifs d'art rupestre sur roche, dessins, peintures ou gravures d'objets qui les avaient impressionnés, surpris, qui avaient suscité leur admiration (Altamira, Cantabrie, Espagne, ou Lascaux, Aquitaine, France, ou Sierra de San Francisco, Basse Californie, Mexique). Ainsi pouvons-nous dire que la beauté naît lorsque quelque chose nous étonne, nous fascine, nous submerge et nous coupe le souffle, jusqu'à la stupeur ou le ravissement ; elle nous laisse stupéfaits, étonnés, émerveillés, captivés et peut même nous transporter "au-delà de nous-mêmes".

Le pape Benoît XVI, Joseph Ratzinger, récemment décédé, a déclaré dans une homélie prononcée lors des funérailles du prêtre italien Luigi Giussani : "Le père Giussani a grandi, comme il le dit lui-même, dans une maison pauvre en pain, mais riche en musique, et il a donc été dès le début touché, voire blessé, par le désir de la Beauté : il ne se contentait pas de n'importe quelle beauté, d'une beauté banale : il cherchait la Beauté elle-même, la Beauté infinie ; et ainsi il a rencontré le Christ, et dans le Christ la véritable beauté, le chemin de la vie, la véritable joie".

La philosophie grecque a continué à réfléchir sur la beauté. Différents auteurs ont apporté leur contribution, mais chacune semblait imparfaite, incomplète, ce qui a fait penser à la grande difficulté de proposer une véritable définition. La théologie a également exprimé son propre point de vue sur la beauté. Il est vrai, comme le dit saint Thomas (S. Th. 1^a, q.5, a.4, ad.1) que la beauté est "la vision de ce qui plaît", mais il doit s'agir "d'un plaisir provoqué par un acte spécial de connaissance et de contemplation avec la vertu suprême de l'esprit et sa pénétration la plus élevée et la plus raffinée". Elle n'est pas réservée aux grands savants. Il suffit de contempler le jardin merveilleux qu'est le monde et de se laisser toucher ou, mieux, de se laisser blesser par sa splendeur, par une qualité offerte à la vue, l'ouïe, le toucher,

l'esprit. Beau est le chant de l'oiseau, la couleur de la fleur, l'éclat des étoiles ou de la pleine lune ; belle est la forme d'une pièce sculptée qu'un aveugle découvre avec ses mains. La littérature elle-même, la chanson, la musique, le théâtre et le cinéma, et même les mathématiques, ont "blessé de leur lumière" la beauté de notre terre

Les maîtres franciscains et dominicains du Moyen Âge, tels Alexandre de Hales et Saint-Bonaventure, peut-être encouragés par le poète et chanteur de la création qu'était saint François, ainsi que saint Thomas déjà mentionné, aidés par la tradition philosophique antérieure, notamment saint Augustin, ont développé l'idée que la beauté est une participation de l'Être en l'être. Le Créateur a placé la beauté dans la création. L'être en tant que tel, et quel qu'il soit, possède des qualités ou caractéristiques qui transcendent sa propre réalité matérielle : il est *unum, verum et bonum*. Il possède une unité intérieure qui le maintient dans l'existence, il est vrai parce qu'il se montre tel qu'il est réellement, il est bon parce qu'avec les autres êtres il remplit une mission en les aidant à exister et à coexister. Plus tard, cependant, on a ajouté un super transcendantal (qui englobe les trois autres), c'est-à-dire une qualité qui enveloppe tous les êtres : le *pulchrum*, c'est-à-dire le beau. Saint François, "dans la beauté des créatures, voyait le Très Beau". Et le fait est que Dieu est la beauté même parce qu'il est le Créateur et le "moteur" de tout ce qui existe. D'après ces réflexions, la beauté serait donc "ce qui, connu et contemplé avec la plus grande finesse de l'esprit, réjouit par sa splendeur, qui reflète la joie de Dieu". Mais il faut dire que, "dès le premier moment de l'émerveillement de l'esprit face au réel, il existe déjà un lien avec les trois qualités de l'être. C'est-à-dire qu'au moment même de l'affirmation de l'être, l'affirmation de sa vérité, de sa bonté et de sa beauté est impliquée". La beauté est un terme qui ouvre des possibilités de réflexion dans l'art, la philosophie (notamment l'épistémologie, qui étudie l'être en tant que capable de connaître ; l'éthique, qui étudie la bonté ou la méchanceté des actes humains, et l'esthétique, qui étudie comment l'être produit la joie, la crainte, l'émerveillement), la théologie, etc.

Dans le domaine de l'esthétique, le beau s'oppose au sublime, au très-haut ou à l'éminent, ce qui suscite une grande émotion de l'esprit. La représentation du sensible est bien en deçà de l'expérience spirituelle. L'opposé du beau est le laid. Mais lorsque nous parlons du laid, du mal ou de la douleur dans cette perspective, nous entrons dans un paradoxe qui nous étonne aussi par son réalisme. Le pape Benoît XVI a également réfléchi à ce que nous pouvons appeler le "paradoxe christologique".

Le pape a écrit un livre sur la beauté (La Beauté. L'Église) et met en évidence comment le Christ, contemplé par la liturgie comme "*le plus beau des hommes, de tes lèvres se répand la grâce*" (Ps 44,3 Vêpres, lundi de la Semaine Sainte), est en même temps contemplé comme le Serviteur de Yahvé, le serviteur souffrant, vu comme "*sans figure ni beauté, sans aimable apparence, le visage marqué par la douleur*" (cf. Is 53,2-5 première lecture de la Messe du Vendredi Saint). Cela pose la question de la beauté dans sa relation avec la douleur, la nostalgie, l'appel intérieur de l'absent. Et, conclut-il, "le croyant, face au paradoxe du Christ, sait que la beauté est la vérité et que la vérité est la beauté, mais dans le Christ souffrant, il comprend aussi que la beauté de la vérité inclut l'offense, la douleur et même le sombre mystère de la mort, et que la beauté ne peut être trouvée qu'en acceptant la douleur et non en l'ignorant". "Le Christ est beau ("kallos") et source de beauté ("kalei") pour toutes les créatures. Il transcende la beauté de toutes les créatures, car elles la possèdent comme un don venant de Lui, chacune selon sa capacité".

L'un des grands amoureux de la beauté fut Fiodor Dostoïevski ; c'est un thème central dans sa vie et dans ses romans. C'est lui qui nous a laissé la célèbre phrase : "la beauté sauvera le monde". Il croit qu'il existe une beauté spirituelle, la beauté de l'âme humaine, "dont la conduite ou les actions sont harmonieusement ordonnées selon la clarté spirituelle de la raison". Dans le roman *Les Frères Karamazov*, il développe ce point : un athée demande à un prince : "Comment la beauté sauverait-elle le monde ? » Le prince ne dit rien, mais va voir un jeune de 18 ans en train de mourir. Et il reste là, rempli de compassion et d'amour, jusqu'à sa mort. Il semble vouloir dire que la beauté est aussi ce qui nous conduit à l'amour partagé dans la souffrance ; le monde, dit-il, sera sauvé aujourd'hui et toujours tant que ce geste existera. Dans ses écrits, il décrit des personnes malveillantes et destructrices et d'autres qui semblaient dans les abîmes du désespoir. Mais son regard, qui faisait converger amour et douleur partagée, parvenait à voir la beauté dans l'âme des personnages les plus pervers. Il voyait en Jésus un semeur de beauté : "Il fut un exemple de beauté et l'a implantée dans l'âme des hommes afin que, à travers la beauté, ils puissent tous devenir frères et sœurs les uns des autres".

La beauté suscite l'amour et nous fait voir dans l'autre un prochain à aimer. La beauté est capable de nous transfigurer. La reconnaissance de cette Beauté est un rayonnement qui habite l'homme, qui perçoit le mystère en lui-même et dans tout ce que la réalité lui montre. Mais la vraie beauté est faite pour être contemplée, non pour être possédée. La Vierge Marie

est le meilleur exemple de la contemplation de la Beauté. Dans son "*qu'il me soit fait selon ta parole*", Marie renonce à la possession et ouvre son esprit au mystère et à l'espérance. Quand elle contemple son Fils sur la croix, elle éprouve une douleur ineffable, mais ne tombe pas dans le désespoir. Elle espère. Elle sait que "*l'espérance est le fruit d'une grande grâce obtenue, reçue*". Elle comprendra dans le silence et la méditation que, de la beauté de la Croix, naît une espérance qui s'accomplit ensuite en résurrection. Et pour contempler la Beauté éternelle, nous sommes tous invités à la maison du Seigneur dans le chant unanime du jour qui ne finit pas.

Le pape François a accordé une importance particulière, dans la transmission de la foi chrétienne, à la "*via pulchritudinis*" (le chemin de la beauté). Il ne suffit pas que le message soit bon et juste. Il doit être beau, car ce n'est qu'ainsi qu'il peut toucher le cœur des hommes et susciter l'amour qui attire (Exhortation apostolique : La joie de l'Évangile 167). La beauté est cause de l'harmonie, de l'amitié, elle est capable de créer la communion, car elle unit tout et elle est source de tout. La beauté est une valeur en elle-même. Elle n'est pas utilitariste. Elle est comme une fleur qui fleurit pour fleurir, que vous la regardiez ou pas. Mais qui, aujourd'hui, se laisse fasciner par une fleur qui sourit librement à l'univers ? Nous sommes donc mis au défi de vivre la beauté au milieu d'un monde de vanité et de narcissisme, d'intérêts et de troc, de marchandise et de commerce, de la beauté banale d'un visage ou d'un corps artificiel destiné à apporter des gains rapides et faciles. "La beauté authentique, en revanche, rayonne dans sa blessure, elle a à voir avec l'amour et la communication. Elle a voilé sa gloire, l'éblouissante forme divine. Adaptée alors à nos yeux, sa forme ne nous aveugle pas, mais nous façonne sacramentellement avec douceur et patience jusqu'à briser, par sa grâce, l'argile de nos yeux et rendre capable de regarder face à face celui que nous pouvons reconnaître aujourd'hui comme *latens Deitas* (Déité cachée). L'œil humain a soif de vision. Son approche persévérante de la lumière est une vocation à la gloire".

La réunion de la CIM en novembre dernier était donc belle. Nous nous sommes sentis unis par la foi en Christ Seigneur, source et lumière de tout, et unis par notre profession, en Saint Dominique notre Père. Nous nous sommes sentis unis, sœurs et frères en Église, par l'Eucharistie et la prière liturgique partagées, et par la fraternité vécue. Nous avons partagé l'écoute attentive des sœurs et des frères qui ont participé et nous ont parlé du fond du cœur de leurs expériences. Nous avons été reçus avec affection dans diverses maisons de notre Ordre, où l'on nous a offert la meilleure hospitalité. Au fil des jours, nous avons fait

l'expérience de la proximité, de la confiance, de l'amitié, de l'harmonie et de l'attachement les uns pour les autres : découvrir ensemble la beauté d'être unis dans la charité du Seigneur. Nous avons pu, ensemble, découvrir la beauté de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et de la fraternité dans les différents lieux visités ensemble et avec des frères qui nous ont accueillis et donné des explications, notamment là où saint Dominique a vécu et prié, dans des églises et des couvents de frères et de sœurs. Enfin, belle réunion parce que nous avons pu expérimenter, outre la foi et la charité, l'espérance de nous rencontrer, pour continuer dans le grand défi d'être témoins de la Beauté du Christ, capables de remplir, notre vie et celle de tous ceux qui croient en Lui, d'une joie pleine, d'un nouvel éclat et d'un bonheur profond, même au milieu des épreuves. Elle fut belle parce que nous avons vécu une expérience particulière de la Beauté infinie.

Fr. Fernando Garcia, op
Promoteur général des Moniales
Original espagnol

Sources :

1. Beuchot, Mauricio "Introducción a la filosofía de santo Tomás de Aquino" Ed. Universidad Nacional Autónoma de México, 2004.
2. Beuchot, Mauricio, notes sur la métaphysique 1983.
3. Boff, Leonardo "La belleza salvará el mundo" Internet
4. López Amozorrutia, Julián "La belleza : herida y resplandor". Publié à l'Université pontificale de Mexico, 2006.
5. Rodríguez Franco, Manuel "La búsqueda de la belleza y sus definiciones" Édité à l'Université pontificale de Mexico, 2006.
6. Schmidt Andrade, Ciro "La belleza como camino hacia Dios" (La beauté comme chemin vers Dieu) Internet
7. Ulé, Patricio "La belleza : herida y resplandor religioso" Édité à l'Université pontificale de Mexico, 2006.



« LEVE-TOI, PARTONS D'ICI ! »

Chères lectrices de Monialibus :

Dans cet article, nous aimerions partager avec vous toutes le moment de communion spirituelle que nous avons expérimenté à Rome, lors de la rencontre annuelle de l'ICN en novembre 2022. Notre Père Dominique nous a accordé un moment de grâce : deux moniales dominicaines : l'une originaire d'Espagne, l'autre d'Amérique du nord ; un lieu : la basilique de San Clemente à Rome, dans les fouilles souterraines ; un évènement : la Pâques du Christ. Tout ceci s'est rassemblé d'une façon inattendue pour nous, et c'est ce que nous aimerions partager avec vous, profitant de l'opportunité offerte par notre bulletin international.

La visite de San Clemente a eu lieu le matin du 11 novembre. Nous avons été accueillis par le Fr. Paul Lawlor, OP, Recteur de la Basilique et Prieur du couvent. Il est un ancien professeur d'archéologie chrétienne à l'Angelicum et un expert des fouilles des premiers temps de la Chrétienté. Il nous a tout expliqué avec tant de détails que la visite a été pour nous comme une retraite spirituelle. Nous allons toutefois nous concentrer sur le lieu où Sr Mary Lucy et Sor Inmaculada ont partagé une intuition qui est à la base de cet article ; car si nous vous parlions ici de tout ce que nous avons vu à San Clemente, ce bulletin n'aurait pas de fin.

Fr. Paul nous a guidés à travers le labyrinthe des fouilles souterraines qui ont été conduites en ce lieu durant des années. Nous sommes ainsi parvenues à la partie la plus ancienne, qui correspondait à la basilique du premier siècle après JC. Il y avait plusieurs fresques et mosaïques belles et très anciennes ; pour certaines d'entre elles ne restaient que quelques détails, restes probables d'une œuvre d'art bien plus importante.

Dans ce qui aurait été l'abside de la basilique primitive, dans un endroit des plus obscurs, se trouvait un petit autel avec un portrait de St Cyrille et, à côté, les restes d'une fresque où l'on peut voir le Christ descendre dans les limbes. Là, il pris la main d'Adam pour l'inviter à quitter cet endroit. La fresque était si abimée qu'il n'était pas possible de reconnaître quoique ce soit d'autre. Mais le Fr. Paul nous a expliqué que les doigts que l'on apercevait sur le bras d'Adam étaient les doigts d'Ève. Et, aux pieds d'Adam et Ève, le diable tentait de les retenir pour les empêcher d'échapper. Toutefois le

Christ, en foulant aux pieds la tête du diable les a arrachés aux entraves du démon et emportés au ciel avec lui. Et avec eux tous les justes, Noé, Abraham, Moïse, etc..

Aussitôt je (Sr Immaculada) me suis souvenue de cette ancienne homélie que nous lisons lors de l'Office des lectures du samedi saint : « Le Christ est descendu aux enfers et Adam, empli de joie à sa vue, s'est exclamé : « Le Seigneur soit avec vous » et le Christ lui a répondu : « Et avec votre esprit ». Il a poursuivi : « Lève-toi, quittons ce lieu, car je ne t'ai pas créée pour rester dans la mort »

En écoutant le fr. Paul et me souvenant de cette lecture j'étais captivée dans la contemplation de la fresque. J'ai vu comment c'est là ce qui se passe pour chacun de nous, chaque fois que nous acceptons de nous laisser envahir par la grâce de Dieu. « Je ne t'ai pas créée pour que tu restes dans la mort ». Et le Seigneur écrase la tête du démon pour nous, pour nous sauver et nous élever vers une vie nouvelle. Le lieu était une invitation à la prière ; l'émotion m'a envahie lorsque j'ai pensé aux millions de Chrétiens qui ont pu méditer en ce lieu, ainsi que je l'ai fait, et que c'est peut-être ici que l'ancienne homélie du Samedi Saint a été prononcée pour la première fois.

Submergée par tout cela, je ne pouvais le conserver pour moi seule. Sr Mary Lucy, près de moi contemplait tout avec la même stupéfaction que moi. Je lui ai donc murmuré que je me souvenais de cette lecture du samedi saint et que ce qui est advenu à la mort du Seigneur était représenté devant nous. Son visage s'est illuminé et elle m'a dit : « Cette lecture est ma préférée, je pensais la même chose » . Nous nous sommes regardées avec surprise et gratitude, méditant sur ce que le Seigneur venait de nous accorder.

Pour moi (Sr Mary Lucy), c'est de voir le tombeau, avec l'image de Notre Seigneur saisissant la main d'Adam juste au-dessus, qui m'a aussitôt fait penser à la lecture du Samedi Saint. « Je ne t'ai pas créée pour la mort, lève-toi, quittons ce lieu ». C'est là que Notre Seigneur est descendu dans les ténèbres et l'impureté de la mort et du péché, pour restaurer Adam, et chacun de nous, en une vie nouvelle.

Dans cette lecture poignante des Matines du samedi saint, le Christ prend Adam par la main et le relève en disant : « Éveille-toi, ô dormeur, et lève-toi d'entre les morts, et le Christ te donnera la lumière ». Ce jour est celui du Sabbath ultime, lorsque Dieu lui-même repose dans le sommeil de la mort. Pourtant même là il est à l'oeuvre de même que son Père est à l'oeuvre, redonnant vie à ceux qu'il choisit. [Jean 5 : 17,21] « Je ne t'ai pas créé pour que tu restes captif aux enfers. Relève-toi d'entre les morts : moi, je suis la vie des morts. Lève-toi, oeuvre de mes mains, toi qui fût créé à mon

image. Lève-toi, quittons ce lieu, car tu es en moi et Je suis en toi ; ensemble, nous ne formons qu'un et ne pouvons être séparés.»

Avec joie et émerveillement nous lisons et méditons chaque année ces paroles, mais elles font aussi partie de notre vie quotidienne de moniales dominicaines. Chaque aspect de notre vie ordinaire nous prépare au moment où la grâce du Seigneur envahit notre âme. Chaque nuit nous sommes préparées et fortifiées par l'Office des Complies à entrer dans la mort du Seigneur Jésus et pour notre propre mort un jour. Chaque matin le Christ nous éveille d'un sommeil semblable à son propre sommeil dans la mort : *Lève-toi, mon bien aimé, et viens...* « Lève-toi, œuvre de mes mains, toi qui fût créée à mon image ». De même que le Christ est descendu dans les ténèbres du péché et de la mort pour élever Adam, et avec lui, toute l'humanité déchue, de même Il nous relève, et avec nous, tous ceux que nous portons en nos coeurs. Chaque jour le Seigneur nous offre l'opportunité d'un nouveau commencement, nous tendant la main dans l'obscurité de notre cellule, dans l'obscurité de notre coeur, et nous libérant pour que nous puissions recommencer dans la lumière d'un jour nouveau qui annonce la lumière du Jour Éternel.

A l'image de notre saint père Dominique, nous portons en nos coeurs tous les pécheurs, les opprimés et les affligés. Notre union avec les pécheurs est renforcée et intensifiée par notre retrait du monde. Cela nous rend davantage apte à distinguer clairement notre brisure ainsi que celle de l'humanité toute entière devant Dieu. Comme St Dominique nous plaidons pour eux devant Dieu : « Seigneur, qu'arrivera-t-il aux pécheurs ? » Seigneur, tu ne nous a pas créé pour la mort, ni pour être prisonniers de l'enfer, mais tu nous as créé à ton image afin que nous ne soyons qu'un avec toi.

Dans les ténèbres de notre cellule – où, même si l'oeil sommeille, le coeur est vigilant – notre Seigneur étend sa main afin de saisir la nôtre et de nous élever dans la lumière de la grâce. *Sans cesse nous portons dans nos corps la mort de Jésus, afin qu'en nos corps la vie de Jésus soit aussi révélée. Tant que nous vivons, nous sommes sans cesse livrés à mort pour l'amour de Jésus, afin que la vie de Jésus soit révélée dans notre chair mortelle.* (2 Cor 4:10-11) Le Seigneur est toujours à l'oeuvre pour restaurer son image en chacun de nous et en tous ceux en faveur desquels nous ne cessons d'implorer.

Et maintenant nous voudrions remercier Dieu de nous avoir accordé cette expérience de communion, car nous avons vu notre foi et notre vocation de dominicains renouvelées. Emplis d'espérance, nous demandons au Seigneur de nous accorder à tous de marcher toujours de splendeur en splendeur, et de vivre notre charisme avec toujours plus d'authenticité.

Sor Inmaculada López Miró, OP (Monasterio Santa María de Gracia, Córdoba, Spain) et
Sr. Mary Lucy Chmura, OP (St. Dominic's Monastery, USA)
Original: Espagnol et anglais



« RETOUR A LA MAISON ! »

Très chères sœurs, SALUTATIONS !

Cela a été une grande joie pour l'ANGELICUM que d'accueillir la Commission Internationale des Moniales Dominicaines (CIMOP) venues récemment à Rome à l'occasion de leur réunion plénière. Vous pouvez voir [ici](#) des photos de cette visite historique. Ainsi que vous le savez déjà l'ensemble de bâtiments actuels de l'Université Pontificale Saint Thomas d'Aquin a été durant de nombreuses années votre Monastère des Saints Dominique et Sixte – c'était donc là, d'une manière très réelle, une sorte de "retour à la maison". Les Moniales qui ont, durant tant d'années, honoré les salles de ce qui est aujourd'hui notre université, sont de façon très significative la cause des bénédictions dont nous jouissons aujourd'hui dans l'éducation des dirigeants de l'Église à travers le monde. Comme vous le savez peut-être, le monastère de Sainte Marie du Rosaire à Rome est encore le gardien de l'image sacrée de Notre-Dame, l'Avvocata – initialement apportée au Monastère de San Sisto Vecchio par notre père Saint Dominique.

D'une façon extraordinaire, de même que St. Dominique a confié les premiers temps de son nouvel Ordre de Prêcheurs aux moniales cloîtrées, aujourd'hui la mission académique ainsi que l'envoi de missionnaires dans toute l'Église sont tous deux guidés par la force des prières des Moniales Dominicaines en clôture à travers le monde. Elles sont réunies dans la prière pour cet apostolat de l'Ordre Dominicain mondial pour l'Église.

Nous sommes si heureux d'avoir cette occasion de vous remercier toutes au nom de l'Angelicum. Ainsi que vous vous en souvenez, lorsque je suis arrivé pour la première fois en 2018, nous vous avons écrit à toutes, afin de demander vos prières pour l'Angelicum alors que je débutais dans ce nouveau rôle. Comme vous l'avez peut-être entendu, vos prières ont été très puissantes et nous avons accompli d'énormes progrès dans la levée de fonds pour notre université, pour des améliorations fondamentales, l'excellence académique et les bourses d'étude – y compris (dans les prochaines années) la rénovation complète de la Bibliothèque et du Couvent International de Saint Thomas d'Aquin « Convitto » (collège résidentiel mitoyen à l'arrière de l'université).

Ainsi que vous pouvez l'imaginer, il y a tellement plus à accomplir ! Vos prières continues nous aideront grandement alors que nous essayons d'offrir davantage de bourses d'études, en particulier pour des membres de l'Ordre Dominicain.

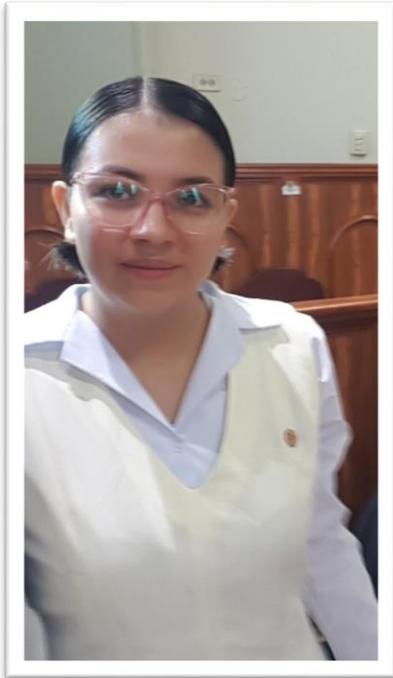
Nous vous remercions pour votre vocation contemplative – la première vocation que notre saint père, St. Dominique a voulu établir fermement avant, et aux côtés de la sainte prédication de l'Ordre Dominicain !

PS – Nous nous efforçons d'envoyer des mises à jour à tous les monastères dominicains dans le monde. Merci de nous envoyer votre adresse e-mail, ou une adresse remise à jour si vous n'avez pas reçu les affiches des sœurs et frères dominicains qui étudient en ce moment à l'Angelicum, ou si vous désirez recevoir nos mises à jour mensuelles par courrier électronique.

Fr. Benedict Croell, OP benedict.croell.op@pust.it
Office of Mission Advancement
Pontifical University of St. Thomas Aquinas (Angelicum)



« L'AMOUR MISERICORDIEUX DE DIEU »



Pour raconter mon expérience d'aspirante à la vie contemplative, je voudrais commencer par cette phrase : " Nous avons tous la possibilité de changer si nous le voulons ". Mon cœur me demande sans cesse d'être unie au Seigneur, d'être plus proche de lui, mais je demande probablement trop, je sais seulement que je peux le vivre dans l'amour comme le dit 1 Co, 13, en me donnant complètement à lui.

C'est ainsi que commence l'histoire de ma rencontre avec le Seigneur, il m'a séduite pour tout quitter et découvrir que la vie devient vie quand on rencontre celui qui est la Vie ; vouloir laisser ma pauvre barque sur le sable, monter dans la barque de Jésus, prendre le large, quitter quelque chose de bien pour quelque chose de mieux, perdre pour gagner.

J'avais 19 ans quand j'ai quitté ma barque, autrement dit, le 13 mai 2022 j'ai commencé à découvrir tous les défis du chemin radical qu'implique ma vocation.

En tant que fille du 21ème siècle, compte tenu de la réalité dans laquelle nous nous trouvons, il est vraiment compliqué d'entrer dans un monastère avec tout ce que le monde t'offre ; toute immergée dans une vie de technologie, de vanité et de confort, ce fut vraiment un processus de conversion (de l'esprit et du cœur).

Mon processus vocationnel n'a pas été le fruit du hasard, Dieu avait préparé quelque chose pour moi, mais je n'ai pas voulu l'écouter, j'ai tout mis en veilleuse. Selon moi, j'avais planifié ma vie, puisque j'étudiais, je travaillais et, il faut le dire, j'étais presque ENGAGÉE, mais Dieu s'est servi de cela pour me préparer.

J'étais très active, aussi bien dans les choses du monde que dans les activités de ma paroisse, j'appartenais à de nombreux groupes, j'aidais beaucoup de personnes, mais je sentais qu'il me manquait quelque chose, bien qu'apparemment j'avais tout, il me manquait

la chose la plus importante qui était Dieu, c'est-à-dire qu'il devienne vraiment le centre de ma vie.

Avec l'aide de mon directeur spirituel, j'ai pu m'éloigner des choses du monde et me rapprocher de Dieu. J'ai fait des retraites de discernement, mais quand on est dans cette quête, et qu'une âme veut s'abandonner à Dieu, le diable veut toujours l'en empêcher.

Il y a eu beaucoup d'obstacles sur mon chemin, y compris les rendez-vous avec les sœurs contactées pour des expériences qui ont été retardés, jusqu'à ce que j'aie l'occasion de parler avec la mère d'une sœur qui était dans un monastère de moniales dominicaines, et deux jours plus tard, j'avais une date pour une retraite de discernement. Oh ! bienheureuse Providence !

Dès le premier jour où je suis arrivée au monastère, j'ai été complètement captivée, il est devenu pour moi une maison de la miséricorde, l'Ordre des Prêcheurs est aussi connu comme " l'Ordre de la miséricorde ", c'est ici que j'ai vécu un processus de guérison, de conversion, de réconciliation, en brisant les chaînes qui m'attachaient au monde.

Après le temps de discernement, je suis entrée au monastère pour vivre mon expérience comme aspirante ; j'ai commencé alors à embrasser le charisme dominicain, à contempler et à donner aux autres ce que je contemplais à travers le témoignage de ma vie : Dieu a eu pitié de la pécheresse que je suis et comme la Madeleine convertie, j'ai commencé à proclamer la parole de Dieu en tout temps.

Je poursuis ma rencontre avec le Seigneur avec amour, parce que l'amour peut tout, vaut tout, attend tout et supporte tout. Je donne toute ma liberté au Seigneur pour qu'elle ne soit plus la mienne, mais que tout soit à Lui, et en la faisant toute sienne, je trouve ma plus grande liberté.

Pour moi, cela a été une grâce très spéciale du Seigneur d'avoir tout quitté et d'avoir donné ma vie entièrement à Dieu et aux autres, c'est-à-dire que, tout



comme le Seigneur a donné sa vie pour toute l'humanité, je m'offre aussi en sacrifice par amour et pour atteindre l'amour éternel.

La vocation est la véritable expérience de l'amour miséricordieux de Dieu parce qu'au milieu des ténèbres et de la tempête, le SILENCE devient maintenant le meilleur mot pour entendre ce que Dieu veut dire.

De nombreux défis se présentent dans ce processus vocationnel, mais je ne les vois pas comme un problème, seulement comme une opportunité d'avancer, étant donné que savoir être patient, humble, doux et cultiver le silence, m'aide à découvrir avec une plus grande force la volonté de Dieu en moi.

Que de mes profondeurs jaillissent les mille vagues du plein amour pour Dieu, car suivre Jésus implique renoncement, sacrifice, dépassement, "une vie spirituelle sans ascèse ne grandit pas".

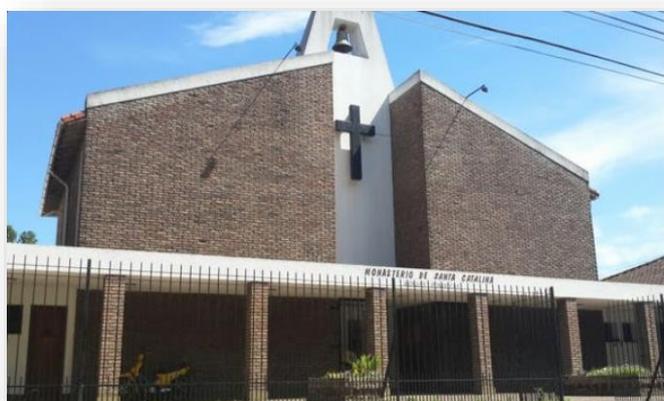
La grâce vocationnelle peut lever les plus grands obstacles, changer les habitudes et les dépendances qui semblent impossibles à surmonter ; je cherche à enivrer mon esprit avec la liqueur savoureuse du bon vin de Jésus et de l'Esprit Saint, parvenant ainsi à lancer ma vie vers Dieu au moyen de la prière, à apprendre à perdre du temps avec celui qui est en dehors du temps et de l'espace.

Nathali Sofía Plaza Vélez (Aspirante)
Monastère "Vble. Catalina de Jesús Herrera"
Fédération Santo Domingo
Durán – Équateur
Original espagnol



MONASTERE SAINTE CATHERINE (BUENOS AIRES – ARGENTINE)

Le monastère de Sainte Catherine, fondé à l'initiative du prêtre Dionisio de Torres Briceño pour créer un espace de vie consacrée pour les femmes dans la ville coloniale de Buenos Aires, fut le premier couvent de femmes dans cette ville. En décembre 1745, la communauté a commencé avec cinq moniales du monastère de Sainte Catherine de la ville de Córdoba et cinq novices de Buenos Aires. Dans ses premières années, la communauté a



partagé tous les avatars d'une nation passant du statut de colonie à celui d'acteur de sa propre histoire. Les moniales qui vivaient dans le monastère des rues Saint-Martin et Viamonte n'étaient pas étrangères à leur environnement ni aux vicissitudes de leur époque. Leur vie de prière et de sacrifice silencieux

offert à Dieu accompagna cette histoire pour soutenir les valeurs authentiques de la société en gestation.

La première période de l'histoire de la communauté, qui s'étend sur un peu plus d'un siècle (1745- 1860), voit la fin de l'étape de la fondation et de la consolidation de la communauté dans l'unité. Ce furent des années très difficiles au cours desquelles les changements et les événements politiques s'entremêlèrent à de graves problèmes économiques et humains.

Quelques années après leur arrivée, les cinq moniales de Cordoue retournèrent dans leur monastère d'origine (à l'exception de Mère Ana de la Concepción Arregui de Armaza - la première prieure, morte en 1750), laissant la communauté dans un bâtiment inachevé et des moniales qui avaient très peu d'années de profession religieuse et donc peu d'expérience. Elles durent prendre en charge la gestion du monastère. Cette période coïncide également

avec l'indépendance de l'Espagne et d'autres événements nationaux auxquels elles ont participé de très près.

Cette première période s'achève avec le priorat de Mère Catherine Brito del Pino, petite-fille du vice-roi del Pino. La communauté était établie matériellement, dans un contexte de calme national, et à partir de 1860, elle a pu répondre à toutes les exigences de sa vocation.

La vie du monastère, au cours de ce siècle, se déroula selon la législation de l'époque. La communauté, très nombreuse, 97 sœurs entrées entre 1745 et 1810, est composée de membres de différentes catégories, selon le droit ecclésiastique, qui exerçaient différents services au sein de la communauté.

L'occupation principale des moniales de voile noir ou de chœur était la récitation de l'office divin dans l'église, chanté en latin, et les temps de prière personnels. Elles avaient voix de vote au chapitre du couvent, c'est-à-dire qu'elles prenaient les décisions importantes dans la communauté. Elles devaient savoir lire et écrire. En entrant, elles apportaient une dot servant à leur entretien.

Les moniales de voile blanc ou d'obédience n'étaient pas obligées de réciter l'office divin ; à sa place, elles priaient un certain nombre de Pater et d'Ave, assistaient à la messe quotidienne et pouvaient être exemptées du jeûne, en raison de leurs travaux ; elles n'apportaient pas de dot pour leur entretien. Le droit ecclésiastique déterminait le nombre proportionnel de sœurs de chœur ou d'obédience que le monastère pouvait recevoir.

Le monastère veillait à la formation humaine et surtout religieuse que l'on ne trouve pas dans la société. Dès le début, il disposait d'une vaste bibliothèque d'ouvrages choisis, très fréquentée par les sœurs qui disposaient de beaucoup de temps dans la journée pour la lecture privée. Même les sœurs de voile blanc, qui pouvaient entrer au monastère sans savoir ni lire ni écrire, devaient être instruites au monastère.

Durant ce premier siècle de son existence, la nombreuse communauté des Catherines avait des histoires de dévouement silencieux, ferment de sainteté dans l'Église et dans une société en train de se constituer en tant que nation. Beaucoup des moniales, liées à des héros de notre pays, ont su soutenir ces hommes illustres par leur prière et leur dévouement dans le silence du cloître. La recherche du Visage de Dieu, qui, dans la petitesse des événements quotidiens, est toujours la force et la raison du choix de ce mode de vie, a encouragé nos sœurs âgées dans leur foi. Leur témoignage de charité, de simplicité, d'austérité, de service et de solidarité avec tous leurs frères, s'incarne dans des visages concrets, qui ont rempli de vie

les cloîtres de Sainte-Catherine. Un exemple concret en est donné par le fait que lorsque le monastère fut pris par les troupes anglaises durant l'invasion, en juillet 1807, il fut transformé en hôpital pour accueillir les blessés des deux bords... « un véritable hôpital de campagne », dirait le Pape François.

Dans la deuxième étape de la vie du monastère, de 1860 jusqu'au Concile Vatican II, la communauté, déjà établie en tant que telle, avec sa régularité et son austérité, a diminué en nombre. La communauté était très insérée dans l'Église et la société de Buenos Aires pendant cette période. Elle recevait des moniales dont les noms de famille étaient liés à des personnalités ecclésiastiques et politiques. Les archives contiennent une correspondance avec les autorités civiles proches de la communauté.

Le plus remarquable de cette période est peut-être ce que les nécrologies des moniales mettent en évidence : l'intense vie de piété de ces véritables contemplatives, dont la vie de prière hors du commun attirait l'attention, et qui était le signe que la communauté prenait au sérieux son engagement de prière. Durant cette période, nous trouvons les noms de sœurs qui ont laissé une marque très forte par leur exemple et leur dévouement.

Nous arrivons ensuite à la troisième étape. Le Concile Vatican II a marqué, pour toute l'Église, un changement de vie. Revenant aux sources des charismes, la vie religieuse cherche son renouveau. Ce qui a amené les moniales à se fédérer avec d'autres monastères dominicains afin de recevoir l'aide nécessaire pour faire face à leur avenir. C'est ainsi qu'en 1966, huit moniales de la Fédération d'Aragon, en Espagne, arrivèrent et commença alors une nouvelle étape dans la vie de la communauté.

Le groupe des huit moniales arrivées d'Espagne et les moniales déjà présentes s'unissent pour former un seul cœur et une seule âme et, peu à peu, les normes du Concile sont appliquées à la liturgie et à la vie de la communauté. La distinction entre les sœurs de voile noir et de voile blanc, apparue pour des raisons historiques, est abolie. Toutes ont les mêmes devoirs et les mêmes droits et aussi les mêmes responsabilités au sein de la communauté. On organisa donc le travail de telle sorte que l'entretien de la maison et un travail manuel rentable puissent être effectués par tous les membres de la communauté, afin de couvrir les besoins économiques.

La formation initiale, c'est-à-dire le noviciat, et la formation continue des moniales ont été soigneusement examinées et encouragées. Bien que cet aspect n'ait jamais été négligé, en cette période de renouveau, la communauté voulait favoriser tout ce qui pouvait aider sa

croissance spirituelle et humaine. La liturgie, et en premier lieu l'Eucharistie, comme centre et sommet de la vie chrétienne. Les Heures liturgiques, redistribuées selon l'orientation du Concile afin de sanctifier les différents moments de la journée. Un temps de travail manuel et d'étude, prévu pour toutes.

Les moniales intensifieront leur vie de prière et de dévouement, et pour cela elles ne ménagent ni leurs moyens ni leurs efforts. Peu à peu, cependant, le besoin s'est fait sentir au sein de la communauté d'un lieu plus adéquat pour vivre sa vocation. Il a donc été décidé de construire un nouveau bâtiment à la périphérie de la ville, avec plus d'espaces verts et plus fonctionnel pour la vie monastique. Le transfert a eu lieu en 1974 dans le diocèse de San Justo.

Notre monastère, situé dans la capitale de l'Argentine, est un lieu de passage et pour cette raison il a eu la grâce et le privilège d'accueillir des moniales fondatrices pour quelques jours, quelques mois et même pour des années. Ainsi, nos sœurs espagnoles venues de Forcall pour la fondation du monastère de Notre-Dame du Rosaire à Mendoza (1970-1972, presque deux ans) ; la communauté des sœurs trappistines venues d'Italie pour la fondation du monastère de la Mère du Christ (1972) à Hinojo, Buenos Aires, sont passées par l'ancien monastère de Santa Catalina ; les moniales venues de Blagnac (France) pour la fondation du Monastère San Alberto (1967) à Lavalle, Corrientes ; les moniales du Monastère Madre de Dios de la Federación de Santo Domingo pour la fondation du couvent d'Añatuya à Santiago del Estero (1980) ; les moniales du Monastère de la Inmaculada Concepción (1990) pour la fondation du Monastère de Concepción à Tucumán - c'était le point de rencontre des moniales venant de leurs communautés respectives - ; avec toutes... "n'ayant qu'un seul cœur et qu'une seule âme en Dieu".

Notre monastère a été le premier en Amérique latine à devenir membre de la Fédération de l'Immaculée Conception d'Aragon en Espagne. La fondation du Monastère de l'Immaculée Conception à Catamarca a eu lieu avec six moniales de notre communauté en 1979. Il convient également de mentionner que la communauté a accueilli le noviciat fédéral de 1979 à 1992, puisque nous faisons désormais partie de la Fédération Marie Mère de Grâce, Fédération Argentine.

En résumé, nous pouvons dire que le monastère de Sainte-Catherine se caractérise par son histoire et sa spiritualité.

Enfin, je voudrais souligner qu'en 2006, notre communauté a accueilli 56 moniales pour la retraite annuelle donnée par le Maître de l'Ordre de l'époque, Frère Carlos Alfonso

Azpiroz Costa, O.P., à l'occasion du jubilé des moniales pour la commémoration du 800ème anniversaire de la fondation de Prouilhe (France).

Aujourd'hui, comme il y a 277 ans, la communauté des Catherines continue à vivre intensément avec foi et amour la consécration à Dieu dans sa vocation spécifique. Répétant jour après jour : "Je chercherai ta face, Seigneur..." (Ps. 27).

Sœur Maria Dolores Colombres, o.p.
Monastère de sainte Catherine
San Justo - Buenos Aires (Argentine)
Original espagnol

Vous pouvez visiter notre site web <https://monjasdominicassanjusto.webnode.es/>

BIENHEUREUSE SŒUR ASCENSION DE SAN

JOSE

Le 18 juin 2022, l'Église éleva sur les autels un groupe important de martyrs dominicains, 27 au total. Dans ce groupe il y avait 1 laïc dominicain, 25 frères et la moniale dominicaine contemplative Sœur Ascensión de Saint Joseph, moniale du Monastère de Madre de Dios de Huéscar, Grenade.

Née en 1861, elle commença son noviciat à l'âge de 23 ans et fit profession comme « sœur d'obédience » (sœur laïque) en 1885. Elle est morte martyre le 17 février 1937, pendant la persécution religieuse qui a eu lieu en Espagne entre 1936 et 1939. Grâce à la biographie écrite par la prieure de l'époque (Sœur Concepción Martínez Navas, OP), nous pouvons connaître la vie et le martyre de Sœur San José, comme on appelait notre martyre au couvent.



On nous dit qu'elle était serviable pour tous, gentille, patiente, équilibrée, jeune, humble, tolérante, endurente, très simple, très joyeuse et agréable. La prieure raconte les souvenirs qu'elle a de cette religieuse connue déjà âgée, à son entrée au couvent ; et pourtant elle s'étonnait de voir qu'elle aimait être toujours avec les jeunes et participer à leurs espiègleries les jours de fête, sans jamais les lasser de sa compagnie et de son amitié.

Sa grande et profonde vie spirituelle se manifestait dans la délicatesse de son caractère, bien qu'elle ait toujours été réservée et humble. Les attentions envers le Seigneur et la Sainte Vierge allaient jusqu'à ne pas prendre le chapelet sans se laver les mains ou à garder le meilleur morceau de savon pour laver les purificatoires.

Une maladie de peau l'a accompagnée toute sa vie, mais elle en souffrait avec beaucoup de patience et même de joie, cachant à tout moment, même dans les jours précédant sa mort, ce dont elle souffrait : tout son corps était couvert de plaies, mais une seule fois elle consentit à sortir du couvent pour prendre les eaux médicinales, disant "si le Seigneur me l'a envoyée, il me donnera la force, car il a plus souffert pour nous".

C'est ainsi qu'elle passa sa vie, servant à la cuisine, au tour et à la porterie, ou cultivant le jardin. Mais cette communauté religieuse, composée de 14 moniales dominicaines, fut obligée de quitter le couvent le 4 août 1936, jour de la fête de saint Dominique ; ce jour-là, les persécuteurs tentèrent de prendre d'assaut le couvent à plusieurs reprises, si bien que, à la tombée de la nuit, les sœurs se répartirent entre parents et personnes charitables qui les accueillirent toutes. Au préalable, elles consommèrent le Saint Sacrement pour éviter toute profanation.

Sœur Ascensión de San José fut recueillie par une de ses nièces, un couple marié sans enfant, et pendant le temps qu'elle vécut parmi eux, elle fut soignée par cette nièce et une autre nièce qui habitait en face. Le couvent fut mis à sac dans les jours qui suivirent et les religieuses, dont certaines se cachaient dans des maisons proches du monastère, durent assister, impuissantes, aux entrées et sorties des persécuteurs, à leur aise.



La prieure du couvent se trouvait dans une maison proche de celle de la Bienheureuse Ascension, de Sœur San José, mais étant donné son âge avancé (75 ans), la prieure lui avait interdit de sortir, car il était évident qu'elle était une moniale et cela la mettait en danger. La prieure lui rendait donc visite de temps en temps pour consoler la vieille religieuse, surtout au sujet de ses scrupules, car elle ne trouvait de réconfort chez personne d'autre.

La persécution a continué en 1937 à Huéscar et s'est intensifiée surtout au début du mois de février. On entra dans les maisons à la recherche d'armes ou de personnes qui pourraient se cacher. Notre martyre se rendit le 2 février 1937 à la maison où se trouvait la prieure pour lui demander la permission de faire une pénitence spéciale, car elle se croyait responsable de tout ce qui se passait en Espagne. Mère Concepción tenta de la rassurer. Elle lui demanda comment allait sa maladie et elle répondit qu'elle n'était pas très bien. La prieure lui demanda de montrer ses jambes pour se rendre compte par elle-même et elle fut horrifiée de voir que tout le corps de la martyre n'était que plaie. Elle lui dit alors que c'était la pénitence que le Seigneur lui demandait et qu'elle devait s'en contenter et l'offrir au Seigneur. Mais Sœur Ascension de Saint-Joseph répondit : "Mère, mais je crois que le Seigneur me demande plus".

Le 14 février, un bataillon est arrivé dans le village, non pas pour se reposer mais pour (se réjouir, se récréer, prendre plaisir à) tuer des innocents. Dans l'après-midi du 15, les miliciens sont entrés dans la maison d'un homme pour l'arrêter parce qu'il était catholique, mais il s'est enfui par la porte de derrière et est entré dans la maison de la nièce de Sœur Ascensión. Alertés par les gens qui les accompagnaient, les persécuteurs ont fouillé la maison où était notre martyre, ont trouvé l'homme et aussi Sœur Ascensión. Ils ont fouillé cette dernière et lorsqu'ils ont trouvé le crucifix autour de son cou, ils l'ont faite prisonnière. Elle était à quelques jours de son 76e anniversaire. Avec elle, ils ont aussi pris le mari de sa nièce, Florentino, accusé du crime d'avoir caché une religieuse dans sa maison. Ils l'ont tué le lendemain devant sa tante avec d'autres prisonniers capturés le même jour.

La prison se trouvait à la mairie et à la tombée de la nuit, les miliciens se rendirent au cachot où se trouvait Sœur Ascensión de San José, et ils n'eurent de cesse de la faire blasphémer. Ils lui racontaient d'horribles irrévérences qu'ils voulaient lui faire répéter, mais



lorsqu'elle refusait et répondait par des oraisons jaculatoires, ils la battaient sans pitié, la jetant d'un mur à l'autre du cachot jusqu'à lui briser bras et jambes. Au comble de leur rage, pour arriver à la faire blasphémer ils lui coupèrent les seins et lui enfoncèrent des morceaux de chair dans la bouche. Elle fut laissée dans une mare de sang, incapable de bouger au dernier endroit où elle était tombée. Elle y a passé toute la nuit jusqu'à ce que, aux premières heures du matin, elle soit jetée dans un camion comme un sac de pommes de terre. Son neveu et toutes les personnes arrêtées la veille l'ont accompagnée sur le lieu de l'exécution.



Lorsqu'ils sont arrivés à la porte du cimetière, ils ont tous été jetés du camion avec force coups, ou tirés comme des ballots. Sœur Ascension ne pouvait ni se lever ni bouger. Les persécuteurs essayèrent de la persuader de blasphémer, ils la battirent à nouveau et l'insultèrent ; pour la faire souffrir davantage, ils tuèrent un par un, devant elle, chacun des jeunes et des hommes qu'ils avaient emmenés avec elle, y compris son neveu Florentino. Mais elle, animée par la vertu héroïque de force et soutenue par l'Esprit Saint, refusa catégoriquement de souiller le très saint nom de Jésus. Ayant épuisé la patience de ses persécuteurs, au milieu des cris, des blasphèmes, des insultes, "parce qu'elle était têtue" disaient-ils, et comme elle ne pouvait même pas se lever, ils lui posèrent la tête sur une pierre



et avec une autre pierre ils lui écrasèrent le crâne jusqu'à ce qu'elle meure.

Les corps de la Servante de Dieu et des autres exécutés ont été enterrés dans une fosse du cimetière de Huéscar, et un peu plus de deux mois après la mort, ordre fut donné que les corps soient retirés et autopsiés. Sœur Ascensión de San José a été reconnue par les personnes qui avaient assisté à son martyre grâce au manteau noir qui enveloppait son

corps ; cependant, le médecin légiste a dit à la prieure qu'on n'avait pas touché son corps, par respect.

Des années plus tard, le 6 décembre 1958, le corps est à nouveau exhumé et placé dans une niche fournie par la mairie. Le 25 mai 1973, il a été transféré au cimetière du monastère de Huéscar. Et finalement, le 11 mai 2022, la dépouille a été transférée du cimetière du monastère de Huéscar au monastère de la Sainte-Trinité de Baza, avec lequel les sœurs de Huéscar ont fusionné il y a quelques années. Étaient présents l'évêque du diocèse de Guadix-Baza, la communauté des sœurs dominicaines de Baza presque au complet, la M. Federale Sr. Ana M^a Martos, OP, l'économe fédérale Sr M^a Montserrat Román, OP, des prêtres, des fidèles et des amis. La reconnaissance des ossements a révélé la réalité crue du martyr : le crâne battu et écrasé.

Notre sœur a donné sa vie en pardonnant, elle a gardé la foi jusqu'aux ultimes conséquences par amour du Christ. Le 18 juin 2022, ses reliques ont été transportées à la cathédrale de Séville pour la cérémonie de béatification. Avec elle, de nombreuses sœurs de sa Fédération, ont rendu grâce à Dieu pour la sainteté de sa vie. Demandons par l'intercession de la Bienheureuse Ascension de Saint Joseph la grâce de donner notre vie au Seigneur Jésus, avec cette conviction : " Il me demande plus ".

Monastère de Santa Maria de Gracia - Cordoba (Espagne)

Original espagnol

(Article basé sur la Positio de la Causa de Frère Vito T. Gómez, OP, ancien postulateur des Causes des Saints, et la biographie écrite par Sœur Concepción Martínez Navas, OP).



MONASTERE “MATRIS DOMINI” DE BERGAMO

25 mars 1273. L'évêque de notre ville, Guiscardo Suardi, s'est rendu aujourd'hui à l'église Sainte-Marie Matris Domini. Avec un rite solennel et en présence de nombreux fidèles, il l'a consacrée en l'honneur de l'Annonciation de la Sainte Vierge. Il y a également établi le trésor perpétuel de quarante jours d'indulgence et a ordonné que la deuxième fête de Pâques [le lundi des anges] y soit prêchée chaque année.

(Donato CALVI, *Effemeridi*, vol. I, p. 354).

Cette citation d'une compilation de 1676 est, avec un autre texte édité en latin en 1553, la plus ancienne trace de la naissance du monastère Matris Domini. Tous deux se réfèrent à un document fondateur qui s'est malheureusement perdu au cours des années et des diverses vicissitudes qui ont affecté la terre de Bergame au fil des siècles.

Toutes ces difficultés n'ont cependant pas empêché la communauté du monastère Matris Domini de franchir l'heureux cap du 750^e anniversaire de sa fondation !

Un but ou une étape ? C'est la question que s'est posée le journaliste du journal local en annonçant cet anniversaire. Évidemment, nous espérons qu'il s'agit d'un jalon, qui ouvrira de nouvelles perspectives dans notre vie et notre parcours. Mais, pour l'instant, nous voulons nous arrêter au jour de notre jubilé, pour partager avec vous ce moment de joie et de gratitude envers le Seigneur pour tout ce qu'Il nous a donné !

La célébration de notre 750^e anniversaire s'est étendu sur trois jours.

Le 24 mars, à 18 heures, nous avons commencé par un temps de prière et de musique organisé par Sœur Pascale-Dominique Nau, qui a récemment rejoint notre communauté. Dans la première partie de la prière, nous avons réfléchi à ce que signifiait au XIII^{ème} siècle la consécration d'une église à Marie, la Très Sainte Mère du Seigneur. Notre réflexion ne s'est pas arrêtée là : nous avons ensuite relu les pages où la bienheureuse Cécile de Rome parle de la dévotion de notre saint Père Dominique à Marie. Dans la seconde partie, la réflexion s'est

arrêtée sur quelques aspects de notre vie de moniales dominicaines : le silence, la prière et la communion. Elle a été entrecoupée de pièces musicales de sainte Hildegarde de Bingen, jouées à la cithare, à la flûte traversière et au violoncelle. Les musiciennes étaient Sœur Pascale-Dominique et notre chère amie Laura Lodetti.

Le lendemain, 25 mars, dans la matinée, nous avons vécu la Messe d'action de grâce présidée par l'évêque de Bergame, Francesco Beschi. Il y avait également deux concélébrants : le prieur du couvent dominicain de notre ville, le père Angelo Preda, et notre curé, le père Pietro Biaggi. D'autres membres éminents de la famille dominicaine étaient également présents : deux sœurs du monastère voisin « Santo Rosario » d'Azzano San Paolo (BG) : la prieure et présidente de la Fédération San Domenico, Sr. M. Vincenza Panza op, et la sous-prieure, Sr. Laura Vavassori op ; plusieurs membres de la fraternité laïque, notamment la présidente, Mme Giovanna Ruggeri ; et des sœurs de la Congrégation du Santo Rosario de Melegnano, avec leur prieure générale, Sr. Sonia Pellegrinelli op.

Les paroles prononcées par notre pasteur dans l'homélie étaient très belles :

« Votre témoignage de moniales s'inspire de l'histoire de Marie, Mère du Seigneur, qui a donné son titre à ce monastère, mais également de gestes très appréciés par la ville et le diocèse, comme l'accueil des réfugiés ukrainiens l'année dernière, après le déclenchement de la guerre dramatique ». Notre évêque a également mentionné notre identité dominicaine spécifique : « J'ai toujours été frappé par la caractéristique des Dominicains qui sont des prédicateurs vivants de l'Évangile. Vous aussi, mes sœurs, vous témoignez par le silence, la prière et l'écoute de la Parole de Dieu ». Enfin, il nous a invitées à vivre l'engagement de l'écoute. « Vous ne sortez pas dans les rues, mais vous êtes appelées à écouter, d'abord en écoutant Dieu, les frères et les sœurs qui frappent à votre porte. Il s'agit d'écouter avec le cœur même de Dieu. Ainsi, à travers votre témoignage, l'Église peut manifester son cœur maternel. Et la maternité est le fruit de l'écoute qui soude la famille humaine ».

La fête a atteint son heureux point culminant le dimanche 26 mars, à 18 heures, avec l'Eucharistie présidée par le prieur du couvent dominicain de Bergame, le frère Angelo Preda op, et animée par le chœur de la cathédrale de Bergame.

Nous remercions le Seigneur de nous avoir protégées et accompagnées pendant toutes ces années !

Sœur M. Angelita op
Monastère Matris Domini
Bergamo
Original italien



LE SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DE MISERICORDE A PELLEVOISIN (FRANCE) - LA DIMENSION DOMINICAINE



Le sanctuaire marial de Pellevoisin en Centre-Val-de-Loire est en effet peu connu. La voyante Estelle Faguette y fut favorisée de quinze apparitions de la Sainte Vierge Marie en 1876. S'agit-il d'un sujet intéressant pour les lectrices de *Monialibus* ? Pas vraiment, pourrait-on dire d'emblée. Mais : il y avait autrefois un monastère dominicain ici. Estelle Faguette devint tertiaire dominicaine. Le monastère fut fondé par une autre tertiaire dominicaine, l'employeur d'Estelle. OK, mais toujours pas de quoi provoquer un « wow » de la part de la moniale lectrice d'aujourd'hui.

Estelle est née en 1843 en province, dans une famille très modeste mais respectable. À cette époque, le père Henri-Dominique Lacordaire commençait tout juste à restaurer l'Ordre des Prêcheurs en France, après les ravages de la Révolution. Il a fondé une fraternité

de tertiaires dominicains à Paris en 1844. À l'époque, on ne parlait pas de « laïcs dominicains »: on faisait profession comme tertiaire dans le Tiers Ordre. Cela se limitait *de facto* à la bourgeoisie et au milieu urbain. Il serait difficile de considérer la jeune Estelle Faguet comme candidate éventuelle. Mais comme le disait Qohelet dans l'Ancien Testament : « Pour toute chose il y a une saison, et un temps pour toute chose sous le ciel ». De toute évidence, vivre dans le monde selon la spiritualité d'un ordre religieux a aussi "son temps". La vocation dominicaine d'Estelle devait émerger du tissu de sa longue vie, devenant une évidence au fur et à mesure que le "temps de Dieu" se déroulait.



UNE GUERISON MIRACULEUSE

Les moniales savent qu'il est important de regarder sous la surface des choses. La guérison miraculeuse d'Estelle fut le point d'orgue des cinq premières apparitions à Pellevoisin en février 1876. Après un essai de vie religieuse à Paris, abrégé par une chute qui la laissa avec un handicap à la jambe, Estelle était entrée au service de la Comtesse de La Rochefoucauld. En février 1876, transféré dans une maison de campagne de ses employeurs, elle était vraiment à l'article de la mort, atteinte de péritonite, de tuberculose et d'une grosse tumeur. Non seulement elle avait reçu les derniers sacrements de l'Église, mais son cercueil était commandé et les femmes de chambre avaient préparé un linceul. Le médecin de la ville voisine avait déclaré que ce serait une perte d'argent de lui donner encore des médicaments.

Au cours de ces apparitions cinq jours de suite, Marie catéchise Estelle pour la préparer à sa guérison et à la mission qui en découlerait. La Vierge lui est apparue pour la première fois le lundi 14 février, et lui annonça qu'elle serait guérie le samedi soir, si le cœur de son Fils se laissait toucher par les prières de sa Mère. Marie est persuadée qu'il le sera - après tout, que ne ferait pas un fils juif pour sa mère ? Rappelez-vous les noces de Cana...

Après ces cinq jours de souffrances intenses, en l'honneur des cinq plaies de Jésus sur la croix, comme l'a expliqué Marie, Estelle est en effet guérie. La guérison est complète et instantanée ; après avoir été incapable de manger ou de boire pendant un certain temps, Estelle demande une bière pour se rafraîchir : de toute évidence une femme de caractère ! Marie s'était présentée à Estelle comme

« une mère toute miséricordieuse » ; elle se montrait pleine de compassion pour ses souffrances, mais informe Estelle qu'elle devra, à son tour, assumer une mission de miséricorde. Car au mois de juillet Marie lui expliquera « Je suis venue particulièrement pour sauver les pécheurs »². Voilà phrase qui a une sonorité toute particulière à l'oreille dominicaine. Le rite de profession dans notre Ordre, toutes branches confondues, ne démarre-t-il pas par la question : "Que cherchez-vous ?" suivie de la réponse : « La miséricorde de Dieu et la vôtre » ? C'est le programme de toute une vie, soit dans le cloître, le couvent, le cercle familial ou ailleurs « dans le monde ».

Tout naturellement, Estelle demande à la Sainte Vierge si elle doit changer sa situation, c'est-à-dire entrer au couvent. La réponse fut très explicite : « On peut se sauver dans toutes les conditions ; où tu es, tu peux faire beaucoup de bien », et plus tard elle dira : « A Pellevoisin il n'y a rien. » Ainsi Marie valide la vocation des laïcs, elle ne met pas la vie religieuse sur un piédestal. Il devrait en effet nous sembler tout à fait normal de voir les laïcs dominicains progresser vers la reconnaissance officielle de leur sainteté, étant donné que notre héritage comprend des géants spirituels tels Catherine de Sienne ou Rose de Lima, toutes deux du Tiers-Ordre. Actuellement en France, outre Estelle Faguet, Benoîte Rencurel, la visionnaire de Notre-Dame du Laus, tertiaire dominicaine elle aussi est également « en route ».

Au cours de l'été et de l'automne 1876, Estelle va recevoir dix autres visites de la Sainte Vierge. Les trois premières sont largement consacrées à la formation personnelle d'Estelle, qui doit maîtriser certains aspects de son caractère, notamment son impatience, et Marie insiste constamment sur l'importance de rester calme. A partir du 9 septembre, Estelle va découvrir le scapulaire du Sacré-Cœur : la Sainte Vierge porte autour du cou un petit morceau de laine blanche sur lequel est brodé le Sacré-Cœur de Jésus. Estelle va apprendre que sa mission est d'assurer la propagation de cette dévotion dans le monde entier. Pas une mince affaire pour une simple domestique en milieu rural ! En temps voulu, cela impliquera deux voyages à Rome et trois audiences papales, deux avec Léon XIII en 1900 et une avec Pie X en 1912.

LES MONIALES DOMINICAINES ARRIVENT A PELLEVOISIN

Après sa guérison miraculeuse, Estelle était résolue à ne pas quitter sa situation pour entrer au monastère. Pourtant, ce sont des moniales qui sont venues à Pellevoisin et se sont installées chez elle, et ce, contre son gré ! Aussi surprenant que cela puisse paraître, c'est bien ce qui s'est passé.

² Apparition du 2 juillet 1876.

Après les apparitions, dont elle n'avait jamais douté de la véracité, Madame la Comtesse de La Rochefoucauld commençait à vivre sa foi de manière plus active. Elle se mit à fréquenter les Pères dominicains de la capitale et le monastère des moniales dominicaines de la rue de Charonne à Paris. En 1883, elle fit profession comme tertiaire dominicaine sous le nom de Sœur Catherine de Sienne. Sans doute aidée par son statut social, elle avait l'impression que, en tant qu'employeur d'Estelle et propriétaire de la maison où la Sainte Vierge était apparue, c'était elle-même la destinataire des grâces répandues par ces événements surnaturels. Elle se mit à rêver d'une fondation monastique sur le site des apparitions. Après la mort de son mari en 1888, ce désir d'avoir une communauté religieuse à laquelle elle pourrait être associée devint une priorité. On pourrait même dire qu'elle « remua ciel et terre » pour le réaliser, obtenant toutes les autorisations ecclésiastiques et civiles nécessaires avec une rapidité remarquable. C'est ainsi que cinq ans seulement après la mort de M. le Comte Arthur, les religieuses s'installèrent, malgré le fait qu'Estelle elle-même habitait toujours la maison où elle avait vécu sa maladie, les apparitions et sa guérison miraculeuse. En plus, sa propre mère, depuis son veuvage, s'était installée auprès d'elle.



Il était tout naturel que la Comtesse choisisse son propre Ordre pour fonder le monastère qu'elle désirait voir à Pellevoisin. Les moniales de Châtellerauld devaient fournir les fondatrices, car elles étaient géographiquement les plus proches, à environ 100 kilomètres de distance. Dans le cadre de sa planification, Madame de La Rochefoucauld avait réussi à obtenir le transfert à Châtellerauld de son amie Sœur Marie de Saint Joseph du Monastère de la Croix à Paris, une démarche inhabituelle puisque Châtellerauld n'était pas une fondation de Paris. Cette sœur fut désignée pour être la première prieure de la fondation. Enfin l'archevêque de Bourges signa l'ultime autorisation le 12 septembre 1893. La mère d'Estelle était décédée depuis juste trois mois.

Pourtant, l'arrivée des pauvres fondatrices de Châtellerauld avait quelque chose de rocambolesque. Les religieuses débarquèrent du train à la gare de Buzançais pour monter dans la calèche de la Comtesse. Leur arrivée dans le village de Pellevoisin fut donc un spectacle que tous pouvaient observer. Estelle attendait pleine d'appréhension cette invasion de son espace vital. Elle et le curé de la paroisse, le Révérend Salmon, bien que n'étant pas opposés à l'idée d'une fondation monastique en soi, considéraient que la « Maison des Apparitions », comme on l'appelait désormais,

était le mauvais choix, car susceptible de limiter l'accès aux pèlerins de plus en plus nombreux, et qui en plus pourraient être découragés par la présence de contemplatives cloîtrées.

Mme de la Rochefoucauld s'était personnellement occupée des dispositions pratiques pour l'accueil des religieuses, mais comme le montre une entrée dans la chronique de la prieure, elle semblait ignorer ce dont une communauté pouvait avoir besoin dans l'immédiat. En découvrant leur nouvelle maison, les sœurs trouvèrent : « Pour toute batterie de cuisine, une cuillère à ragoût et une vieille cafetière, dans un buffet, un petit panier de pruneaux et un sac de café. A la cave, une pièce de vin et des pommes de terre. Dans chaque chambre une paille posée par terre. Pour toute la maison deux vieux prie-Dieu, point de chaises »³. Heureusement, les voisins d'en face sont venus apporter aux sœurs de quoi souper.

En plus, la source de financement sur laquelle la Comtesse comptait pour la fondation s'est vite effondrée. Il s'agissait de la fortune personnelle de Sr Marie Marguerite du monastère de Paris ; cette sœur, qui était entrée comme veuve et était exclaustrée de sa communauté pour raisons de santé, est venue à Pellevoisin avec les fondatrices de Châtellerault. Malheureusement pour toutes, elle est repartie le surlendemain. Le jeune monastère était donc à court de fonds dès le départ.

Malheureusement, ce cas n'est pas unique parmi les fondations de monastères de Dominicaines en France au XIXe siècle. Une laïque fortunée offrant de fournir des fonds pouvait facilement être considérée comme un signe venu du ciel par les futures moniales fondatrices, qui étaient d'autant plus impressionnées si la bienfaitrice était un membre de l'aristocratie. Par exemple, la Comtesse de l'Aigle, qui finança la fondation de Boulogne Billancourt (plus tard Clairefontaine, puis Dax), en vint pratiquement à se considérer comme la prieure de la communauté. A Prouilhe, la Vicomtesse Jurien acheta les terres de l'ancien monastère entièrement détruit à la Révolution pour que le Père Lacordaire puisse le restaurer. Mais elle en conserva les droits de propriété et n'en fit jamais don à Lacordaire ou à l'Ordre. C'est pourquoi les religieuses ne sont revenues à Prouilhe que vingt ans après la mort de Lacordaire. Arles est un autre exemple - qui se souvient de cette fondation de nos jours ? Mais dans les années 1870, le désir d'une communauté de moniales dominicaines à côté de la nécropole des Alyscamps était réel. Une jeune femme laïque devait fournir le nécessaire, et à

³ Manuscrits du monastère de Pellevoisin, conservés au diocèse de Bourges ; cité dans BEAUMONT Barbara, *Monastère de Marie Mère de Miséricorde à Pellevoisin, 1893-1993 Un siècle de présence dominicaine*, Pellevoisin, 1993, p.8.

court terme la communauté venue de Mauléon habita sa maison, mais les fonds promis se sont volatilisés, et la fondation dut être abandonnée.⁴

Pour en revenir à Estelle Faguet et Pellevoisin : la prieure lui fit une proposition qu'elle n'était pas tentée d'accepter. Estelle n'avait qu'à rejoindre les Dominicaines en entrant au monastère et les difficultés de cohabitation seraient résolues d'un coup. Elle s'était toujours occupée de la chapelle, mais maintenant les sœurs voulaient reprendre la clé. Sr Marie de Saint Joseph lui dit : « Mademoiselle, vous avez tout ce qu'il faut pour être religieuse, si vous voulez rentrer chez nous, et votre nièce aussi, nous en serions très heureuses... vous ne suivrez pas la règle, on ne l'exige pas aux personnes de votre âge, vous prendriez l'habit seulement. » Estelle était prête avec sa réponse : « Ma Mère, tant qu'à être religieuse par l'habit, cela est inutile, la Sainte Vierge m'a dit : 'On peut se sauver dans toutes les conditions'. Or ce n'était pas me dire de rentrer au couvent ».⁵ Il est donc clair que pour Estelle, rester à l'état laïc était une forme de fidélité à la mission que Marie avait tracée pour elle. Cependant, elle est toujours restée en bons termes avec les moniales et récitait fréquemment l'office avec elles.

ESTELLE DEVIENT TERTIAIRE DOMINICAINE

La Comtesse de La Rochefoucauld mourut en 1920. Ainsi, un obstacle majeur à ce qu'Estelle s'engage dans l'Ordre des Prêcheurs fut levé. Elle aurait presque certainement jugé présomptueux de sa part d'aspirer à un engagement au même degré que son employeur aristocrate. La mixité sociale ne se pratiquait guère à l'époque, même dans un contexte religieux. Deux ans plus tard, un autre obstacle disparut avec la mort de M. l'Abbé Salmon, curé de Pellevoisin au moment des apparitions, lui qui avait soutenue Estelle comme confesseur et directeur spirituel pendant plus d'un demi-siècle. Il avait fait preuve d'une grande loyauté envers elle face à beaucoup de calomnies et de scepticisme. Devenir tertiaire dominicaine de son vivant aurait été le trahir en quelque sorte. Mais finalement le moment était venu ! Le 18 octobre 1923, Estelle fut admise dans l'Ordre en tant que novice. Elle reçut le nom de Sr Marguerite-Marie afin de souligner la continuité de la dévotion du scapulaire du Sacré-Cœur de Jésus à Pellevoisin avec le message de Paray-le-Monial. Le 25 janvier 1925, à l'âge de 82 ans, elle fut admise à la profession. A cette occasion, elle annonça fièrement à sa nièce Camille : « Samedi, je vais être reçue dans le tiers ordre de S. Dominique avec solennité par un Père dominicain. Prie pour moi ce

⁴ Dans le cas de Pellevoisin aussi la question des droits de propriété allait poser problème à long terme. De son vivant, la Comtesse se servait de l'hôtellerie du monastère comme résidence personnelle et, à sa mort, elle a omis de la léguer aux moniales. La question n'a été définitivement réglée qu'au début des années 1990, ce qui a eu un impact négatif sur le développement du monastère et du pèlerinage. Les dernières moniales dominicaines sont parties en 1998 pour rejoindre Dax.

⁵ Récit autobiographique d'Estelle du 31 août 1901, p.34, fonds des manuscrits d'Orléans, conservé au diocèse de Bourges.

jour-là, car je fais profession ». A la même occasion, elle aurait dit à l'une des moniales : « Maintenant, je suis vraiment votre sœur », trente ans après la malheureuse cohabitation des débuts !

Estelle n'eut pas la chance d'être membre d'une fraternité dominicaine - inexistante dans la France rurale à son époque. C'est en fait sa propre famille qui était son « école de la charité ». Elle avait toujours pris grand soin de ses parents âgés, de la famille de sa sœur aînée, morte jeune en laissant deux enfants en bas âge, ainsi que d'autres neveux et nièces. Pour tous ces gens, elle est restée, tout au long de sa vie, une source stable de conseils, de bon sens moral, et de soutien financier selon ses possibilités très modestes. Tous pouvaient surtout compter sur sa prière incessante.

Le temps de Dieu pour Estelle était maintenant presque accompli. La paix est revenue là où les événements de la vie avaient souvent été douloureux. Elle commanda maintenant un deuxième *ex-voto* en marbre blanc (le premier avait été fait pour sa guérison) sur lequel elle remercie simplement Marie pour sa « vieillesse heureuse ». La devise de l'Ordre des Prêcheurs est tout simplement *Veritas*. Depuis 1876, toute la vie d'Estelle s'était bâtie sur la véracité du message et l'authenticité de la mission qu'elle avait reçus lors des apparitions de la Sainte Vierge en personne. En 1929, alors qu'elle était à l'article de la mort – et pour de vrai cette fois - l'Abbé Hervier, aumônier du monastère, lui demanda : « Eh bien ma fille, vous allez bientôt paraître devant Dieu, et si toutes ces choses que vous nous avez dites n'étaient pas vraies ? ». Estelle répondit sans hésitation et avec le sourire : « Oh non, M. l'Abbé, je n'ai pas peur, tout ce que j'ai dit est vrai ! ». ⁶

Sr Barbara Estelle, op, Fanjeaux, France
Original anglais et français

POUR ALLER PLUS LOIN SUR PELLEVOISIN ET LA THEOLOGIE DU MESSAGE :

BERNAY Sylvie, *Estelle Faguet la voyante de Pellevoisin*, préface de Mgr Jérôme Beau, Cerf, 2021.

Dir. EDART Jean-Baptiste et de GABORY Jean-Emmanuel, *Pellevoisin, la Miséricorde au féminin*, CLD éditions, 2017.

VERNET Marie-Réginald op, *La Vierge à Pellevoisin Dieu au cœur d'une mère*, Téqui, 1979.

- *Pellevoisin, le Message profond et le miracle qui en est le signe*, Téqui, 1984.



⁶ Témoignage de Sr Marie Dominique du Saint-Sacrement, janvier 1958, Manuscrits du diocèse de Bourges, cité dans BERNAY Sylvie, *op.cit.*, p.409.

LE VENERABLE GIORGIO LA PIRA

COMMENT LA PIRA EST ENTRE DANS MA VIE...

Giorgio LA PIRA est entré dans ma vie au moment de sa mort, le 5 novembre 1977.

Je venais tout juste de faire profession simple à Prouilhe et je revois encore une sœur (qu'à l'époque je qualifiais de très ancienne !) me parler de LA PIRA dont nous venions d'apprendre le décès.

Il m'était alors totalement inconnu mais j'appris alors que notre Communauté était en lien avec lui depuis 1957. Dans une lettre datée du 21 novembre, LA PIRA avait en effet sollicité toutes les communautés contemplatives à travers le monde dans le but de « *préparer une audience invisible de tous les monastères cloîtrés auprès du Saint-Père Pie XII* ». LA PIRA précise dans sa lettre : « *Chaque monastère doit envoyer à Florence (à notre adresse) une lettre destinée au Saint-Père. Toutes ces lettres doivent être écrites dans la langue originaire à chaque pays. Nous allons ensuite les présenter au Saint-Père : ainsi ces lettres vont former une "audience invisible" (...) Cela va être un événement tout particulier dans l'histoire de l'Eglise car ce sera pour la première fois que le Vicaire du Christ va donner une "audience" aux monastères contemplatifs du monde entier...* » Et le 23 novembre, dans une nouvelle lettre-circulaire, il les conviait aussi à un autre « *rassemblement invisible* » la nuit de Noël à Bethléem où lui-même devait se rendre en pèlerinage pour prier pour la paix.

Depuis quelques années déjà (à partir de 1951), par le biais de la Société de Saint-Vincent de Paul, LA PIRA avait aidé un grand nombre de communautés contemplatives avec lesquelles il entretenait une correspondance régulière, s'appuyant sur leur intercession pour sa mission.

Je ne me rappelle plus ce que m'avait alors partagé cette sœur sinon que LA PIRA était profondément original mais je garde tout à fait en mémoire son enthousiasme à me parler de lui. Et dès ce moment LA PIRA est entré dans ma vie comme un ami dont je ne saurai presque rien de plus jusqu'à ce que quinze ans plus tard (en 1992) paraisse la première biographie française, écrite par Elisabeth de MIRIBEL. Ce livre m'a profondément marquée car il retraçait

les grandes lignes de l'existence étonnante d'un homme qui, comme moi, avait croisé St Dominique...

Entre temps, le 9 janvier 1986, date anniversaire de la naissance de Giorgio LA PIRA - né en Sicile le 9 janvier 1904 -, l'archevêque de Florence avait ouvert la phase diocésaine de son procès de béatification et le 5 juillet 2018, le Pape François a reconnu l'héroïcité des vertus de celui qui est devenu ainsi le « Vénérable Giorgio ».

Je ne me considère pas du tout comme une spécialiste de LA PIRA... Ce que je peux, c'est partager la joie qui est la mienne de découvrir toujours davantage les multiples facettes de cet homme singulier qui fut laïc dominicain - mais aussi, par une concession romaine, tertiaire franciscain, alors même qu'il était très largement engagé dans les Conférences de St Vincent de Paul.

Qui était donc Giorgio LA PIRA, "ce pacificateur-né, ce génial artiste de la convergence au nom de l'amour" comme le présente Jean LACOUTURE ?

Pour le dire d'un mot : un homme d'hospitalité - je pourrais presque dire, l'hospitalité faite homme... Tous ceux qui ont croisé sa route témoignent de son extraordinaire capacité d'accueil.

LA PIRA, UN HOMME D'HOSPITALITE

Je me propose donc de faire un rapide parcours biographique à partir de neuf aspects-clés de la personnalité de Giorgio LA PIRA qui déclinent en quelque sorte la vertu d'hospitalité qui était sienne.

Giorgio était doté de grandes qualités naturelles, à commencer par ce qu'on pourrait appeler un « heureux tempérament ». Et lorsqu'il ouvrira sa vie à l'action du Seigneur, toutes ses aptitudes prendront peu à peu une dimension nouvelle : c'est vraiment la grâce qui se déploie dans la nature et qui va façonner, unifier et pacifier un adolescent puis un jeune homme qui aurait pu tomber dans l'exaltation et le fanatisme. On le voit par exemple, encore très jeune, devenu totalement anticlérical, congédier sans état d'âme un prêtre venu sonner

à la porte de la maison de son oncle ou bien faire enlever un crucifix dans une salle de conférence. Au commencement de la percée politique de MUSSOLINI, il s'enflamme avec quelques amis pour le *Duce* avant de condamner fermement le fascisme... E. de MIRIBEL écrit : « Tout est poussé à l'extrême chez cet adolescent : la passion de savoir, le besoin de servir et la quête d'absolu.»

Les quatre premiers points que j'ai retenus font surtout état de ses qualités innées : son tempérament, son « aptitude » à l'amitié, sa grande intelligence et sa sensibilité artistique.

Puis nous verrons comment sa rencontre avec le Tout-Autre a bouleversé sa vie, le rendant capable d'un dépouillement de lui-même impressionnant et d'une recherche ardente du « bien commun » plutôt que de son bien propre, faisant de lui un homme libre, une sorte de « frère universel », tout entier fondé dans sa relation au Christ.

UN HEUREUX TEMPERAMENT

Giorgio LA PIRA naît à Pozzalo, non loin de Raguse, un petit port de pêche tout au sud de la Sicile, « la terrasse sur la Méditerranée », selon ses propres mots. De l'autre côté, les côtes africaines... Il est l'aîné de six enfants. Son père cultive les terres d'un marquis. La famille vit pauvrement de quelques cultures et de la pêche. C'est devant le succès scolaire du petit Giorgio que ses parents se résolvent à le confier à son oncle et parrain, Luigi OCCHIPENTI qui habite Messine et qui a lui-même deux enfants. Nous sommes en octobre 1913, Giorgio n'a pas encore 10 ans. L'oncle vit très modestement dans une ville dévastée quelques années plus tôt par un tremblement de terre - un environnement qui marquera durablement l'enfant. La vie quotidienne est laborieuse : au sortir de l'école il aide son oncle qui vient d'ouvrir un commerce. Mais on dit de lui que c'était un enfant joyeux, serviable, avide de savoir, d'une intelligence exceptionnelle, avec une immense capacité d'émerveillement.



UN HOMME D'AMITIES

Il semble que dès son enfance LA PIRA ait attiré la sympathie spontanée de ceux dont il croisait la route. En vrai fils de St Dominique dont Jourdain nous dit qu'il « *s'infiltrait sans peine, dès le premier regard, dans l'affection de tous* » (Libellus 104)

La famille de son oncle l'a tout de suite adopté comme un fils.

A l'adolescence il noue quelques solides amitiés parmi lesquelles Salvatore PUGLIATTI qui deviendra un célèbre juriste et recteur de l'université de Messine et Salvatore QUASIMODO dit *Toto*, poète, prix Nobel de poésie en 1959 et dont LA PIRA fut un des « fans » les plus fidèles !

Ses maîtres prennent en affection cet étudiant brillant et travailleur. Élément déterminant pour la suite de son existence puisque c'est sur l'invitation d'un de ses professeurs de droit, Emilio BETTI, qui lui propose de l'accompagner à Florence où il vient d'être nommé, qu'il va quitter définitivement la Sicile en 1926.

Florence deviendra sa « ville d'adoption », la ville de ses engagements professionnels, religieux, politiques, engagements qui le mettront en lien avec une « foule innombrable » de gens les plus divers, à commencer par ses étudiants et des jeunes de tous horizons avec lesquels il entretiendra toute sa vie des relations privilégiées.

Pendant la guerre il est obligé de se cacher après avoir publié une petite revue clandestine "*Principi*." C'est alors qu'il se liera d'amitié avec Fioretta, la fille d'un de son ami Jacopo MAZZEI qui l'héberge dans une propriété à la campagne. Laïque consacrée, elle deviendra, à partir de 1944 sa plus proche collaboratrice à la mairie de Florence, partageant son action politique et administrative.

Dans les années d'après-guerre, il va « faire communauté » à Rome avec le petit groupe des « *professorini* » : DOSSETTI, LAZZATTI, FANFANI et Aldo MORO qui forment l'aile gauche de la démocratie chrétienne et se lancer avec eux dans le combat politique. Plusieurs sont des anciens du mouvement de l'Action catholique italienne des jeunes (GIAC) ou de la FUCI (Fédération Universitaire Catholique Italienne) dont l'aumônier était alors Mgr MONTINI, futur Paul VI. LA PIRA a entretenu avec lui une impressionnante correspondance, lui écrivant encore quelques jours avant sa mort dans un moment de grande dérégulation.

En juin 1950 il regagne Florence et retrouve son rendez-vous hebdomadaire privilégié de « la messe des pauvres », dans l'église de la Badia. Car parler de l'homme d'amitiés qu'a été LA PIRA, c'est évoquer aussi cette extraordinaire expérience suscitée dans la paroisse San Procolo par son pasteur, don BENSI. Prenant l'Évangile à la lettre, un jour du

printemps 1934, quelques amis, sous la conduite de LA PIRA, invitent une quarantaine d'hommes parmi les plus misérables à une messe dominicale célébrée pour eux : l'Évangile est commenté en peu de mots, des prières simples sont proposées et à la fin de la messe, on



distribue du pain. En 1942, l'affluence est telle qu'on réserve San Procolo pour les femmes tandis que la Badia accueille désormais les hommes. En 1954 LA PIRA note que ce sont plus de 1500 personnes qui affluent ! Giorgio LA PIRA participera à cette messe de 1934 à 1976 aussi souvent qu'il le pourra, accueillant chacun sans aucun paternalisme mais au contraire partageant à tous ses projets, leur demandant de prier pour lui...

UNE CURIOSITE INTELLECTUELLE INSATIABLE

On dit de LA PIRA qu'il se passionna très tôt pour la lecture. Beaucoup témoignent qu'on le voyait toujours un (ou des !) livre(s) à la main. A Messine chez son oncle, dès qu'il avait un moment libre, il se plongeait dans la lecture...

A 13 ans il parvient à se faire admettre dans un cercle littéraire d'étudiants dans lequel il va beaucoup s'investir bien qu'il soit le plus jeune. LA PIRA découvre père môme Dante, Platon, la Bible, les romans russes et les poètes français...

Son cursus scolaire est étonnant : son oncle l'inscrit d'abord à l'École technique (1914-1917) puis à l'institut JACI où il suit des cours de comptabilité (1917-1921). Grâce à un de ses professeurs, Federico RAMPOLLA, (qui lui donne des cours de latin et de grec) et à un travail acharné (il parcourt en une seule année le cycle des études secondaires) il va pouvoir, l'année suivante, passer le bac et s'inscrire en faculté de Droit. Au bout de 3 ans, il commence à Florence une thèse de doctorat qu'il va rédiger en deux mois sur *les modalités de l'héritage selon la jurisprudence romaine*. Il est docteur le 10 juillet 1926 avec les félicitations du jury à l'unanimité.

Toute sa vie, il ne cessera de lire et d'étudier. La découverte de philosophes comme BLONDEL puis plus tard MOUNIER et MARITAIN (grâce à l'abbé MONTINI) vont le marquer profondément. Quand il se plongera dans la Somme théologique de St Thomas d'Aquin, c'est

dans le texte latin et seul qu'il découvrira les arcanes de cette « cathédrale », qui avec le Droit romain structurera fortement sa pensée.

UNE GRANDE SENSIBILITE A LA BEAUTE

Sa passion précoce pour la lecture a fait de Giorgio LA PIRA un homme d'écriture. Il a laissé quelques ouvrages mais finalement peu en comparaison des innombrables lettres écrites dès son adolescence ainsi que des textes de circonstance, des discours, des notes... Il écrit avec une facilité déconcertante, ne craignant pas de se répéter.

Très jeune il se passionne pour la poésie à travers l'œuvre du poète Gabriele d'ANNUNZIO et son amitié pour QUASIMODO alla toujours de pair avec une admiration sans borne pour l'œuvre littéraire de son ami.

Quand il arrive à Florence, c'est l'éblouissement devant tant d'art et d'histoire inextricablement mêlés. Comme si tout ce qui l'habitait (fruit de cette lente maturation de ses années d'adolescence pendant lesquelles il avait emmagasiné une somme étonnante de connaissances littéraires, historiques, artistiques, spirituelles etc.) trouvait sous ses yeux son épiphanie... Son extraordinaire sensibilité à la beauté, sa capacité à l'émerveillement sont portées à leur paroxysme : « *Florence ! Fondée sur les monts de la prière et de la sainteté (...) Jérusalem nouvelle ! (...) Asile de spiritualité, de beauté et de paix, ville douce, mesurée, harmonieuse. Perle du monde !* »

L'IRRUPTION ET L'ACCUEIL DU TOUT-AUTRE

Mais s'il a pu vivre cet éblouissement et voir d'emblée en Florence une image de la Jérusalem nouvelle, « la ville où tout ensemble fait corps », c'est qu'au cours des années précédentes il avait été saisi par le Christ, transformé profondément par une expérience toute intérieure de la beauté. En 1934, il écrit à son ami PUGLIATTI : « *Dis-moi : quand intérieurement nous nous sentons assoiffés de beauté et de poésie, n'avons-nous pas soif de Dieu – et de Jésus-Christ – source de toute beauté et de toute poésie? Quand les journées lumineuses nous mettent au cœur une douce jouissance, cela ne peut-il être causé par l'invisible lumière divine qui communique avec nous au moyen de la lumière visible ? Quand nous arrête la beauté d'un lys, ne pourrait-ce pas être la beauté du lys de nos plaines de*

montagne - de Jésus-Christ - qui nous attire ? » Sa redécouverte de la foi, alors que sous l'influence de son oncle anticlérical et franc-maçon il avait rayé Dieu de sa vie, s'est faite progressivement entre Noël 1920, « ce Noël 1920, qui m'a donné la première révélation de l'esprit et a baptisé de son nom la pierre angulaire de mon édifice divin... » et Pâques 1924 : « Je n'oublierai jamais cette Pâques de 1924, où j'ai reçu Jésus dans l'Eucharistie. J'ai senti couler dans mes veines une telle innocence, une telle plénitude que je n'ai pu retenir le chant d'une joie démesurée. »

A 16 ans, un nouveau chemin a commencé pour lui, d'abord sous la forme d'une inquiétude quant au sens de l'existence, partagée avec ses amis du Cercle littéraire... C'est à son professeur, Federico RAMPOLLA, pourtant agnostique, qu'il doit une nouvelle rencontre déterminante. Ce dernier le met en contact avec son frère prêtre, Mario, qui va le guider dans la redécouverte de la foi et de l'Eglise. A Florence, le Seigneur mettra sur sa route des prêtres exceptionnels comme don BENSI et don FACIBENI, des apôtres de la charité, puis le Cardinal Elia DALLA COSTA, archevêque de Florence qui l'initiera à la lecture de la Bible et dont il sera très proche. Ou encore l'archevêque de Bologne, le Cardinal LERCARO qui le soutiendra aux périodes les plus difficiles de ses engagements comme maire de Florence.

LA PIRA a donc été aidé, guidé dans son chemin spirituel mais c'est la lumière qui lui fut donnée lors de sa communion pascale en 1924 qui enracina définitivement sa foi. En 1930, il tente de convaincre son ami PUGLIATTI : « *Ne refuse pas l'hospitalité à cet inconnu qui t'a souvent demandé d'entrer dans ta maison. Car celui qui te sollicite ainsi n'a qu'un seul but : te donner la paix intérieure et te projeter sur un plan où ta vie ne connaîtra plus d'angoisse ni de limite mais se déroulera lumineuse et glorieuse dans l'éternité.* »

UN PAUVRE, TOUTE SA VIE ACCUEILLI

Cet enfant, ce jeune homme, naturellement généreux et sociable, va mettre ces qualités au service de ce qu'il pressent très vite être sa mission. Après avoir un temps pensé à la Trappe puis au sacerdoce, il comprend que « *la finalité de [sa] vie est nettement tracée : être le missionnaire du Seigneur dans le monde.* » Pour autant, il sera très tôt clair pour lui qu'il ne fondera pas de famille. Sa vie, enracinée dans une prière incessante, appartient aux autres. Son optimisme foncier se muera peu à peu en une espérance indéfectible qui lui permettra de

tenir contre vents et marées. Sa devise : *Spes contra spem ! (« Espérer contre toute espérance »)* l'accompagnera toute sa vie, scandant ses discours, paraphant ses textes...

Lorsqu'il arrive à Florence, il loge quelque temps dans une pension de famille puis prend un petit appartement mais son sens inné de l'accueil va vite rendre cette vie impossible. Sa proximité spirituelle avec les dominicains, en fait un habitué du couvent Saint Marc, le célèbre couvent de Fra Angelico. Il est tertiaire depuis 1925, sous le nom de fr. Raimondo en mémoire de St Raymond de Penyafort. Il renouvelle à Saint-Marc son engagement avant d'y être accueilli en 1936, logé dans une très modeste cellule et partageant la vie des frères, tout en continuant à enseigner à l'Université où il occupe la chaire des Institutions de droit romain. Il restera là jusqu'à la guerre. A son retour à Florence il est contraint de chercher une autre solution pour des raisons de santé : sa cellule est particulièrement humide et contre-indiquée pour lui qui était sujet aux bronchites.

Il s'installe alors dans une chambre d'une clinique dont le directeur est un de ses amis. A la fermeture de la clinique, en 1970, il résidera à *l'Opera Villaggi per la Gioventu*, une maison d'accueil pour la jeunesse, fondée par son ami Pino ARPIONI.

Donc cet homme ouvert à tous, qui était l'hospitalité même, n'a pratiquement jamais eu de « chez-lui » : toute sa vie il a été accueilli, il a été un hôte, un pèlerin de passage, confessant ainsi qu'il attendait une autre cité, celle qui vient d'en-haut... En cela il s'est fait proche des pauvres, des exclus, qui ont tellement compté pour lui. En ce petit homme qui venait tous les dimanches les retrouver pour leur confier sa mission, les exclus reconnaissaient d'une certaine façon l'un des leurs. Après sa mort, une femme témoignera : « *Le professeur n'était pas facile à comprendre, il était si fin. Mais nous, nous pouvions le comprendre.* »

La radicalité avec laquelle il vivait la pauvreté en a fait aussi un vrai fils de St François : il laissait ses secrétaires gérer son budget et distribuer chaque mois la plus grande partie de son salaire à ceux qui en avaient besoin. Quant à lui, s'il croisait un indigent il se dépouillait régulièrement de ce qu'il portait, ses vêtements, voire de ses chaussures... quitte à arriver pieds nus au Palazzo Vecchio ! C'est aussi cette pauvreté qui fit de lui un homme profondément libre.

UN HOMME POLITIQUE AU SERVICE DU BIEN COMMUN

Cet homme qui n'avait pas de « chez lui » fut cependant hanté toute sa vie par le souci que tous puissent avoir un « chez-eux » ... Quand il est élu à la mairie de Florence en 1951, son programme tient en trois mots : procurer à tous un toit, du pain et du travail. Ce sont pour lui les fondamentaux qui vont permettre à la personne de bénéficier de la richesse que recèle cet espace plus vaste et commun qu'est une ville. Une de ses premières initiatives sera de rendre libre pour tous les florentins l'accès jusque-là payant au Palazzo Vecchio.

Pour lui, **la cité est en soi un symbole**, celui de la communion entre les personnes. Elle est le bien commun de tous ceux qui la composent, à commencer par les plus démunis. LA PIRA a énormément réfléchi et écrit sur la valeur quasi-métaphysique de la ville dont pour lui, Florence représentait une sorte de paradigme.

Son "option préférentielle pour les pauvres" dans son service de premier magistrat de la cité ne lui attira pas que des amis. Sa gestion financière de Florence fut très critiquée et lui valut de perdre son mandat de maire à deux reprises en 1957 puis en 1965. Sa réquisition des résidences secondaires en faveur des familles sans abri a été un scandale pour beaucoup. Au grand dam des dirigeants et des bien-pensants il s'est engagé au côté des grévistes en 1953 puis en 1958 lorsque des patrons ont décidé de fermer et démanteler leurs usines. Mais malgré toutes les oppositions, parfois virulentes, que ses initiatives ont pu susciter, personne ne remit jamais en cause son désintéressement et sa générosité proverbiale. Quelques jours après sa mort, Paul VI déclarait : « C'était un homme qui avait le sens des finalités et qui se souciait moins des moyens à prendre pour parcourir son chemin que du but à atteindre. C'est ce qui devrait préoccuper chacun de nous et qui requiert un changement de mentalité ! »

UN FRERE UNIVERSEL

Giorgio LA PIRA est devenu au fil du temps une sorte de frère universel. Raillé ou estimé, conspué ou admiré, il va son chemin, apôtre infatigable de la paix. Cette cause l'habite comme une obsession : après Hiroshima la paix lui apparaît, pour reprendre son expression, « inévitable » car c'est là la seule alternative à ce qui entrainerait presque inmanquablement la destruction de l'humanité... Pour cela il faut que les hommes apprennent à marcher ensemble, à se parler, aussi divergentes soient leurs idéologies et leurs croyances.

D'où ses multiples initiatives à Florence, ses engagements pour que se créent des « ponts » entre les villes et les nations : à Florence, aux Congrès pour la paix et la civilisation chrétienne (1952-1956) succèdent le rassemblement des maires de toutes les capitales (1955) puis les Colloques ou congrès méditerranéens pour la culture (1958-1964) et ses interventions un peu partout à travers le monde lors des Semaines Sociales, des Semaines des Intellectuels Catholiques, aux assises de Pax Christi, au Congrès thomiste international, aux célébrations du centenaire de la naissance de GANDHI etc.

En 1957, il intervient également à l'UNESCO à Paris, au congrès des villes jumelées: « *Il faut unir les villes pour unir les nations... Nous devons bâtir un ensemble de ponts scientifiques, techniques, commerciaux, politique, culturels et spirituels pour unir de manière organique, continent par continent, les villes, grandes et petites, de toute la terre.* »

De 1967 à 1975 il sera élu pour trois mandats successifs président de la Fédération Mondiale des Cités Unies (FMCU). Il s'engagera aussi très tôt dans l'Amitié judéo-chrétienne, contribuant à sa fondation à Florence dès 1949. En 1961, il soutient la création et le développement d'Amnesty International par l'anglais Peter BENENSON. Après avoir accueilli en 1963 à Florence la Table-ronde Est-Ouest, fondée par des socialistes suédois, il sera désormais membre du Comité permanent de cette organisation...

En 1963 il est nommé consultant laïc au Concile Vatican II.

Et puis il prend son bâton de pèlerin pour aller rencontrer les plus hauts responsables politiques : STALINE pour la paix en Corée en 1951, KHROUCHTCHEV à Moscou en 1959, HO CHI MINH à Hanoï en 1965, en pleine guerre du Vietnam, (la tentative de négociation sera annihilée par une malencontreuse et malveillante interview de LA PIRA par un journal d'extrême-droite...), HUSSEIN de Jordanie et David BEN GOURION lors d'un pèlerinage en Terre Sainte fin 1957- début 1958 (celui auquel il avait convié toutes les moniales !) En 1964, il se rend aux États-Unis pour soutenir la loi sur les droits civiques. En 1969 il mène une campagne pour la paix dans les capitales européennes ainsi qu'aux États-Unis et au Canada, et se rend au Moyen-Orient. En 1973 il est invité au Chili par Salvatore ALLENDE...

Il répète inlassablement que le monde se trouve sur la ligne de crête de l'Apocalypse et tente de convaincre du primat de la négociation sur les armes. Il invite toutes les nations à emprunter les sentiers d'Isaïe « *en transformant leurs glaives en socs de charrue et leurs missiles en vaisseaux spatiaux.* »

UN HOMME DE PRIERE

Son visage illuminé par un large sourire, sa compassion sans mesure, sa capacité étonnante à rebondir après les pires revers et les échecs, l'homme évangélique qu'il a été jusqu'au bout, faisant peu de cas de ce qu'on pouvait dire ou penser de lui, tout cela a été le fruit d'une intense vie de prière, d'une foi qui ne fut sans doute pas exempte de combats. Prophète et visionnaire, il traversa des temps d'intenses souffrances mais il tint bon, soutenu par la prière des plus pauvres et des communautés de moniales à travers le monde. Il se voyait comme un « *sacramental* » du Christ, ayant pour mission de « *toucher ceux que les prêtres ne [pouvaient] atteindre.* »

A sa mort, le 5 novembre 1977, l'émotion est immense. Même ses plus grands adversaires politiques lui rendent hommage. Pour ses obsèques des hommes politiques de tous bords arrivent ou se manifestent de partout dans le monde et Florence toute entière est dans la rue, à commencer par les plus pauvres.

EN CONCLUSION

En 1954, lors de la clôture du troisième Congrès pour la Paix et la Civilisation chrétienne, LA PIRA rappelait que la paix était « *une résultante des forces efficaces les plus vitales d'une époque historique donnée* ».

« *Oui la paix est nécessaire et elle est possible, affirmait-il, et l'actuelle situation du monde ne permet aucune alternative. Et si la guerre éclatait à nouveau, il n'y aurait plus aucun problème à résoudre. Il ne resterait plus qu'à gémir sans espoir sur la destruction de Jérusalem...* »

Aujourd'hui, 45 ans après la mort de LA PIRA, la guerre a éclaté en Ukraine et la menace nucléaire et celle d'un embrasement mondial ne sont pas des chimères. S'il était encore parmi nous, LA PIRA « gémirait-il sans espoir » ? Fut-il un utopique au message aujourd'hui dépassé ?

Il me semble au contraire que son message est plus que jamais d'actualité. J'en veux pour preuve la rencontre inédite de Florence qui a rassemblé du 23 au 27 février dernier les

évêques et les maires des villes méditerranéennes à l'initiative du président de la conférence épiscopale italienne, le Cardinal BASSATTI et du maire de Florence, M. Dario NARDELLA, afin « d'étudier et de travailler pour la paix, la justice et la coexistence fraternelle ». « Inspirés par l'héritage de Giorgio LA PIRA », la centaine de maires et évêques présents, représentant plus de 20 pays, ont signé solennellement au Palazzo Vecchio une charte pour inviter les chefs d'états et de gouvernements au dialogue avec les entités locales. L'invasion de l'Ukraine par la Russie, alors que débutait ce colloque, n'a fait que souligner le bien-fondé d'une telle rencontre et l'urgence d'une recherche commune de la paix par les chemins de l'écoute et du dialogue dans le respect des différences.

Le 11 janvier dernier décédait prématurément un très grand homme politique, David SASSOLI, élu président du Conseil européen en 2019. Peu après, le florentin qui avait connu dans son enfance LA PIRA, un ami de son père, avait reçu solennellement et symboliquement les clés de la ville de Florence lors d'une séance extraordinaire du conseil municipal ayant pour thème : « *L'héritage de La Pira dans l'Europe d'aujourd'hui* ». D. SASSOLI lui-même a eu l'occasion de faire référence, à plusieurs reprises au cours de son mandat, à la pensée de LA PIRA dont « *la vision de l'Europe réconciliée avec elle-même [passait] par un monde lui aussi pacifié* » comme le rappelle l'historien René LEBOUTTE.

Non, LA PIRA aujourd'hui ne gémirait pas sans espoir... Des femmes et des hommes ont repris le flambeau.

Ce qu'il a initié il y a plus de 70 ans est d'une actualité brûlante. Sa hantise du dialogue et de la rencontre avec l'autre au niveau politique et religieux va à l'encontre de toutes les formes de nationalisme exacerbé et de tous les fondamentalismes, son souci constant des laissés-pour-compte remet en cause un libéralisme économique débridé, à la recherche du seul profit des plus riches, son évangélisme est un appel à sortir de notre confort et de nos apathies. Son appel universel à emprunter les Sentiers d'Isaïe retentit pour nous aussi aujourd'hui et nous met en route... "*spes contra spem.*"

Sr Geneviève-Emmanuel
Monastère de Prouilhe
Original français



Prot. N. 1353/22/I

DECRETUM

PAENITENTIARIA APOSTOLICA, ad augendam fidelium religionem animarumque salutem, vi facultatum sibi specialissimo modo a Sanctissimo in Christo Patre et Domino Nostro, Domino Francisco Divina Providentia Papa tributarum, attentis precibus nuper allatis a Rev.do Gerardo Francisco Timoner III, Magistro Generali Ordinis Fratrum Praedicatorum, occasione sollemni in honorem Sancti Thomae Aquinatis celebrationum quae, a die XXVIII Ianuarii MMXXIII usque ad diem XXVIII Ianuarii MMXXV peragentur, de caelestibus Ecclesiae thesauris benigne concedit plenariam Indulgentiam, suetis sub condicionibus (sacramentali Confessione, eucharistica Communionem et oratione ad mentem Summi Pontificis) a christifidelibus vere paenitentibus atque caritate compulsis lucranda, quam etiam animabus fidelium in Purgatorio detentis per modum suffragii applicare possint, si quodlibet templum Ordini Fratrum Praedicatorum ubicumque spectans, in forma peregrinationis inviserint et ibi iubilantibus ritibus devote interfuerint, vel saltem per congruum temporis spatium piis vacaverint considerationibus, concludendis Oratione Dominica, Symbolo Fidei invocationibusque Beatae Mariae Virginis et Sancti Thomae Aquinatis.

Senes, infirmi omnesque qui gravi causa domo exire nequeunt, pariter plenariam consequi poterunt Indulgentiam, concepta detestatione cuiusque peccati et intentione praestandi, ubi primum licuerit, tres consuetas condiciones, si coram aliqua Sancti Thomae Aquinatis imagine iubilantibus celebrationibus se spiritaliter adiunxerint, precibus doloribusque suis vel incommodis propriae vitae misericordiam Deo oblatam.

Quo igitur accessus, ad divinam veniam per Ecclesiae claves consequendam, facilius pro pastorali caritate evadat, haec Paenitentia enixe rogat ut sacerdotes ex Ordine Fratrum Praedicatorum, prompto et generoso animo, celebrationi Paenitentiae sese praebeant ac S. Communionem infirmis saepe ministrent.

Praesenti pro hac vice tantum Sancti Thomae Aquinatis valituro. Non obstantibus in contrarium facientibus quibuscumque.

Datum Romae, ex aedibus Paenitentiarum Apostolicarum, die XX mensis Ianuarii, anno Domini MMXXIII.

*Maurus Card. Diacoma
Penitentiarius maior*

*Christophorus Nykied
Refectus*



« REGINA COELI »

Notre Église catholique s'est caractérisée par le développement de diverses prières, chants et hymnes dédiés à la Vierge Marie. Il existe divers hymnes et expressions mariales utilisées par l'Église dans la Liturgie des Heures, certaines très populaires comme Regina Coeli, même notre propre Ordre professe un amour particulier pour la Mère de Dieu.

Notre propre Ordre professe un amour particulier pour la Mère de Dieu et, au moment de Pâques, avec l'Église universelle, nous nous unissons pour réciter la prière Regina Coeli ou Reine du Ciel, nous unissant ainsi liturgiquement pour féliciter Marie, Mère de Dieu. Résurrection de son Fils Jésus-Christ, fait qui marque le plus grand mystère de notre foi.

La récitation de l'antienne Regina Coeli a été instaurée par le pape Benoît XIV en 1742 et remplace la récitation de l'Angélus, dont la méditation porte sur le mystère de l'Incarnation, durant le temps pascal – de la célébration de la Résurrection au jour de la Pentecôte. Comme l'Angélus, le Regina Coeli est prié trois fois par jour, au lever, à midi et au coucher du soleil pour consacrer la journée à Dieu et à la Vierge Marie.

Bien que l'auteur de cette composition liturgique datant approximativement du XIIe siècle ne soit pas connu avec certitude. Et bien que son auteur soit inconnu, une belle tradition l'attribue à saint Grégoire le Grand, pontife au VIe siècle et docteur de l'Église, qui dans une vision vit les anges eux-mêmes interpréter les trois premiers versets, en marchant pieds nus un matin dans une procession à Rome, à laquelle il a ajouté la quatrième ligne. Cependant, ce

que nous savons, c'est qu'elle fut répétée par les frères de l'époque, qui la priaient après Complies et dans la première moitié du siècle suivant (XIII), elle devint si populaire que sa prière se répandit dans le monde chrétien.

Au fil des ans, la popularité de Regina Coeli a augmenté, à tel point qu'elle est considérée comme l'une des prières les plus populaires au sein de l'Église, devenant exclusivement pour Pâques. Il existe une variété de versions musicales à développer en tant que chant grégorien, même ses paroles ont été mises en musique à de nombreuses reprises et par de grands auteurs. Il faut souligner qu'il s'agit de l'une des principales prières en latin récitées par le public.

Pour la vénération de la Vierge Marie, il y a des jours et des moments exclusifs au cours desquels des prières à la vierge sont effectuées, dans ce cas nous soulignons l'importance et l'histoire de Regina Coeli, une prière mariale qui est chargée d'ouvrir le chant des hymnes Pâques, puisqu'il est prié devant eux.

Sœur Alicia Cortés Santoyo O.P.
Espagnol d'origine